


UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
00016102003

Edouard Mazerel

DE L'UTILITÉ

DES COLONIES.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

DE L'UTILITÉ

DES COLONIES,

DES CAUSES INTÉRIEURES DE LA PERTE DE SAINT-DOMINGUE, ET DES MOYENS D'EN RECOUVRER LA POSSESSION;

Par M. MAZÈRES, Colon.

En économie politique, les faits deviennent les vérificateurs de la science après en avoir été les matériaux.

Mémoire sur les Relations commerciales des États-Unis. Par M. Talleyrand.

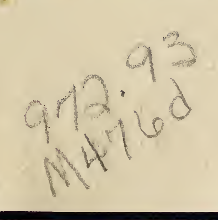
A PARIS,

Chez RENARD, Libraire, rue Caumartin, N°. 12.

1814.

AVERTISSEMENT.

Il y a dans la vie des positions bien singulières : pendant que je défends la cause des colonies, on dira peut-être que personne ne les attaque et que je me bats contre des moulins à vent. Je conviens que, depuis le dernier traité de paix, on n'a pas encore publié d'ouvrage *ex professo* contre le système colonial. Personne, sans doute, n'ose donner un démenti public à la sagesse du roi, qui nous a rendu la Guadeloupe, la Martinique et Saint-Domingue. Cependant des gens, qui ne manquent ni d'esprit, ni d'instruction, ni même d'influence, mettent tous les jours en problème l'utilité des colonies. Pour mon compte, j'en ai déjà rencontré plusieurs, et me suis même mesuré avec eux. Qu'on me taxe donc d'amour-propre si l'on veut ; mais je le déclare franchement : ils ne con-



naissent qu'une très-petite partie du terrain qu'ils défendent.

Jusqu'à présent, ils n'ont choisi pour théâtre de leur croisade que des salons. Ne le trouvant pas assez commode pour moi, je suis forcé d'en prendre un autre. Mon imprimeur m'avertit, il est vrai, qu'il m'en coûtera pour y monter; mais que faire? mes foyers sont attaqués, je combats, comme on dit, *pro aris et focis;* quoique inaperçue de la multitude, l'attaque est sérieuse; et, dans un grand danger, chacun saisit ses armes avant même de consulter ses forces. Ce sera-là mon excuse.

DE L'UTILITÉ
DES COLONIES,

DES CAUSES INTÉRIEURES DE LA PERTE DE SAINT-DOMINGUE, ET DES MOYENS D'EN RECOUVRER LA POSSESSION.

PREMIÈRE PARTIE.

De l'utilité des Colonies.

La manie des systèmes et l'esprit de secte ont tour à tour mis en problème les faits les mieux prouvés. Ils n'est pas de vérité qui n'ait été combattue, il n'est pas d'absurdité qui n'ait eu ses partisans. Ce qu'il y a de plus frivole, comme ce qu'il y a de plus important, tout est devenu l'objet du doute et de la discussion : tout a passé au crible empoisonné de la métaphysique. L'expérience des siècles elle-même a perdu ainsi son autorité devant des principes, des axiomes et des doctrines.

Au moment où nos colonies fleurissaient et fécondaient à la fois notre commerce et notre navigation, une certaine classe de gens s'occupaient à prouver l'inutilité de ce genre de possessions. Des esprits systématiques, des chefs d'administration, des grands, des ministres même, prêtèrent malheureusement à ce système l'autorité d'une considération personnelle justement acquise. Tirant, d'un principe incontestable, des conséquences exagérées, quelques-uns de ces vieux champions, unis à de nouveaux disciples, soutiennent encore aujourd'hui que la source unique des richesses d'un état est dans son sol. Tant qu'il se trouvera, disent-ils, en France des terres incultes; tant que, par ignorance ou par pauvreté, ses habitans tiendront au système des jachères; tant qu'on ne substituera pas aux vieilles routines de bons assolemens et des cultures alternées avec intelligence, les capitaux, versés dans le commerce ou dans les colonies, n'auront pas leur véritable destination. On ne peut pas faire, ajoutent-ils, de plus faux calcul que d'y consacrer des fonds; car l'amélioration de notre agriculture nous en offre un emploi plus naturel, plus certain et beaucoup plus lucratif.

Il faut en convenir, Sully se montra moins exclusif: il voyait, lui, deux sources inépuisables de prospérité en France, le commerce et l'agriculture. C'étaient, disait-il, *les deux mamelles de l'état.*

Colbert, le bienfaiteur du commerce, des manufactures et de la marine; Colbert, l'auteur des meilleures ordonnances que nous ayons sur ces objets importans, ne pensait pas non plus comme les économistes; aussi ne l'ont-ils pas épargné dans leurs écrits. L'un des coryphées de la secte, l'abbé Baudeau, appelle même ses ordonnances *un code absurde et barbare contre cette précieuse liberté, réclamée par les économistes*. Ce ministre, justement proclamé grand homme par la voix des nations, avait attiré en France la famille industrieuse des Vanrobès. Le docte abbé, le lui reprochant avec amertume dans un style trivial, l'accuse *d'avoir mis en sabots des gens qui allaient en souliers*. Veut-on connaître la cause de cette attaque? C'est que Colbert, *par des mesures destructives, contrariait toujours la nature, qui entraîne sans cesse vers la perfection de la culture;* c'est peut-être aussi qu'il se fût probablement moqué de tant de prédicateurs en farine et en foin, et qu'il eût sans doute contesté leur principe fondamental: *le produit net est la boussole du gouvernement et le centre des intérêts: l'industrie du commerce, des manufactures, des arts est agréable; elle est fille de l'agriculture; mais il ne faut rien faire pour les enfans et tout pour la mère*. Un système qui ravalait ainsi, en mauvais langage, les travaux d'un minis-

tre dont s'honore la France, n'eût-il pas eu pour soutiens des champions aussi ridicules, n'en serait pas moins tombé dans l'oubli. Les efforts de quelques hommes de mérite qui, sans en défendre l'ensemble, en défendirent quelques parties, lui prêtèrent seuls un instant de consistance. Le croira-t-on, cependant? il conserve encore des partisans, et des gens en place, des gens de mérite rompent aujourd'hui des lances pour le défendre. Il n'agite pas les têtes comme il les agitait alors, parce qu'il a perdu cette vogue que lui prêtait la nouveauté d'accord avec le zèle ardent de ses néophytes. Malheureusement ses sectateurs, quoique plus froids, puisent dans les circonstances où se trouve la France de nouveaux argumens à l'appui de leurs paradoxes. En signalant avec ostentation les progrès sensibles de notre agriculture, qu'ils regardent sans doute comme le résultat de tant de prônes économiques, leur conviction a pris, dans un succès qui ne leur appartient pas, de nouveaux points d'appui. Leurs anciens chefs et leurs volumes sont justifiés, disent-ils, et la preuve de ce qu'ils avançaient alors, est acquise aujourd'hui. Entendez-les expliquer et justifier ces dangereuses inutilités; ils vous diront: Les colonies sont des supefluités; il faut être en démence pour exploiter des fermes à quinze cents et deux mille lieues de ses foyers....... Grâce à

la fécondité du sol de la France, grâce à la variété de ses produits, on peut, on doit renoncer à ce genre d'établissemens; ce sont des gouffres où vont s'ensevelir des capitaux que réclame plus que jamais l'agriculture : leur commerce n'est qu'un brillant prestige dont la science économique a prouvé le danger. Les résultats en fussent-ils aussi solides, aussi réels, aussi importans que le pense le vulgaire, ils coûteraient encore trop chers.... Les colonies exigent une marine pour les protéger : cette marine, excessivement coûteuse, produit sans cesse de nouvelles causes de guerre. Il n'y a pas un seul point du globe où elle nous met en contact, qui n'y fournisse des chances. Jusque sur les mers elles-mêmes, c'est-à-dire sur cette immense étendue que la providence semble avoir désignée comme le patrimoine commun des nations, l'ambition, l'orgueil, les rivalités nationales, le conflit des prétentions, tout fait naître de nouveaux élémens de discorde.... Le climat, les maladies, le scorbut, les accidens, consomment une population dérobée à la charrue ou à la bêche, sources de toutes les richesses, etc.... Tels sont en substance leurs discours. En voici de textuels :

« La marine énerve les empires, et la mer dé-
» vore les deux tiers des hommes qu'on lui con-
» fie. . . . La marine est une guerre déclarée à
» un élément que les autres concourent à venger.

» L'eau et l'air marient contre elle leurs fureurs ,
» et le feu même ne les seconde en cela que trop
» souvent..... La faim , la soif , toutes les mala-
» dies s'emparent d'une escadre lorsque l'éloigne-
» ment de tout secours favorise leurs ravages.

» Il n'y a de marine utile que celle qui , sous
» le nom de cabotage, porte sans bruit la nourri-
» ture et la vie de côte en côte ; elle marche mo-
» destement sans canons et sans bruit, comme
» les êtres bienfaisans ; *elle n'expose pas la vie*
» *des hommes, parce qu'elle ne les éloigne pas*
» *des ports* ».

Veut-on connaître maintenant la sentence portée par ces messieurs contre les colonies ? La voici :

« Chaque possession nouvelle qu'une puissance
» de l'Europe acquiert dans le Nouveau-Monde,
» est une prise qu'elle donne au loin sur elle à
» la fortune , une cause d'affaiblissement ».

Le procès contre les colonies, le commerce et la navigation est fait, comme on le voit ; l'arrêt contre ces fléaux est porté. Malheureusement ou heureusement il ne manque à ces divers rapporteurs que des connaissances un peu plus précises. Pour peu qu'ils eussent navigué, pour peu qu'ils eussent approfondi leur sujet , ils sauraient que la navigation sur les côtes est plus périlleuse que

celle de long cours, et qu'elle consomme au contraire plus d'hommes que l'autre.

Si on veut opposer à ces prétendus résultats du système colonial et de la navigation, le tableau de leurs véritables bienfaits, la discussion se complique, les questions incidentes la surchargent; on s'échauffe, on s'égare, on ne s'entend plus; car la mauvaise foi vaincue se réfugie alors dans les nuages de la métaphysique. Qui ne sait pas en effet qu'avec un peu d'esprit, quelqu'instruction, un peu de loquelle et l'habitude des paradoxes, on peut tout mettre en problème? N'a-t-on pas vu de ces dissertateurs soutenir l'existence de Dieu, immédiatement après avoir soutenu des thèses d'athéisme? Que d'esprit et de talent Linguet ne prodigue-t-il pas pour démontrer que *le pain est une invention très-nuisible et très-dangereuse, une drogue meurtrière dont la corruption est le principe?* N'a-t-il pas dit très-sérieusement: *Heureux le peuple à qui la Providence a caché le fatal secret de moudre et de pétrir le froment!* Qu'on lise son étrange dissertation, tout y est spécieux, tout y est présenté avec un art, une chaleur, une verve paradoxale tellement entraînante qu'il faut, pour s'en défendre, se rappeler que, de toutes les vérités, la plus universellement contestée par le fait, c'est celle que combat l'auteur dans sa thèse. Voilà cependant où conduit

la manie de récuser par des théories des faits incontestables : après des efforts prodigieux de talent et de mauvaise foi, pour donner un démenti formel à l'expérience, ou n'aboutir qu'à des absurdités. Tous ces dissertateurs, économistes, philosophes ou révolutionnaires se ressemblent ; une fois lancés par des vues d'intérêt ou d'amour-propre dans un océan d'erreurs, de subtilités et d'hypothèses, ils récusent les témoignages de l'histoire, et jusqu'aux faits même qui se passent sous leurs yeux, pour peu qu'ils contredisent leurs systèmes. *Le pain est un poison,* dit l'un ; *il n'y a de marine que le cabotage*, dit l'autre ; *les colonies sont des superfluités nuisibles à la France*, dit un troisième ; *la navigation énerve les empires*, dit un quatrième. Les conséquences de leurs prédications ont-elles pendant leur vie des résultats fâcheux pour les peuples auxquels ils les débitent ? Ils en appellent à l'avenir, et s'y retranchent comme dans un fort inexpugnable. *Périssent nos colonies, plutôt que de sacrifier un seul de nos principes !* disait Robespierre. Telle est la pensée secrète de toutes les sectes en général ; seulement elles ont soin de la présenter sous une forme moins révoltante.

Puisque le traité qui nous rend nos colonies ramène encore dans la société des discussions interminables ; puisque, de toutes les maladies de

l'esprit humain, la métaphysique et l'amour du paradoxe sont les plus opiniâtres, qu'on ne s'étonne plus de la durée de nos maux. Il y a trente ans que ces malades disputaient sur l'agriculture, la liberté du commerce des grains, et sur le produit net; depuis cette époque, c'est sur les constitutions et la liberté des peuples que beaucoup d'entr'eux ont dirigé l'activité pestilentielle de leur métaphysique. On les croyait à peu près désabusés, et voilà qu'un académicien vient nous épouvanter par de nouvelles abstractions!

Veut-on savoir jusqu'où peut porter la démence en fait de système un homme d'esprit? Qu'on lise ce que vient de publier sur le général Moreau le métaphysicien qui condamna tour à tour de son suffrage quatre ou cinq régimes différens, où il figura successivement comme ministre, comme professeur d'entendement humain, comme ambassadeur, comme représentant et comme sénateur; on se convaincra qu'il rêve encore aujourd'hui en 1814 ce qu'il rêvait en 1789. Vingt-cinq ans de leçons et de malheurs, dont il fut une des causes innocentes avec tant d'autres rêveurs moins purs que lui, ne l'ont pas désenchanté; et, dans un nouvel accès de son incurable niaiserie (c'est bien-là le mot propre), il vient nous dire aujourd'hui: « Malheur aux peuples qui ne font pas sortir les lois d'un ordre social constitué de telle

» sorte que *les mouvemens des passions et les*
» *évènemens qu'elles produisent soient à peu*
» *près calculés et amenés comme les mouve-*
» *mens de ces créations de la mécanique, qui*
» *ont tant ajouté à la puissance de l'homme* ».

Calculer les mouvemens des passions comme les mouvemens de la mécanique, c'est-à-dire, prévoir et diriger dans une direction toujours la même, ce qu'il y a de plus irrégulier, de plus variable, de plus spontané, de plus diversifié, je pourrais dire de plus capricieux dans la nature; opposer en un mot des abstractions à des abstractions, et faire sortir de leur opposition un jeu mécanique et régulier! n'est-ce pas là le comble de la déraison? *Ab uno disce omnes.* Quand on songe que l'auteur de ce galimatias, dont le style, pris à l'école de Thomas, redouble encore l'obscurité, est, avec un petit nombre d'adeptes moins estimables que lui, chargé depuis vingt ans de nos destinées, il ne faut pas remonter jusqu'à la providence pour l'accuser de nos maux. Ces sophistes, innocens ou coupables, ont tous pris soin de l'absoudre; les uns par leurs crimes, les autres comme celui-ci, par leurs sentences et leurs abstractions.

Dans la nécessité de fausser l'opinion pour la plier à ses vues, c'est toujours à eux que s'adresse la tyrannie. Même, sans s'en douter, ils sont ses auxiliaires nés; car viennent-ils à lui manquer, leur

école est toujours là pour fournir des argumens. Aussi est-ce à celle des économistes que Buonaparte puisa ses principes sur le commerce. *Je ne connais*, dit-il un jour à des députés belges, *de véritable commerce, que celui qui se fait avec les produits du sol.* D'après un pareil axiome, entièrement conforme au système des économistes, la Hollande, où l'on trouve, sur un sol qui ne produit rien, toutes les denrées de l'univers, ne serait pas un état commerçant. D'après cet axiome, vendre son blé, son vin, son huile, ses laines, ses bestiaux, c'est faire le véritable commerce. L'échange des productions de l'Asie, de l'Afrique et l'Amérique, contre des denrées indigènes, la navigation, qui en est le moyen principal, la construction des vaisseaux, leur armement, leur entretien, ce mouvement général si heureux, si diversifié, si productif, sous tant de rapports, agricoles, politiques ou manufacturiers, dériveraient d'un faux calcul et ne seraient qu'une véritable plaie d'état. Heureusement pour nous, ces raisonneurs n'ont pas, comme Buonaparte, plagiaire de leur doctrine, cinq cent mille hommes à leurs ordres pour l'appuyer, un trésor pour en payer les adeptes, et des échos pour en proclamer les succès. Hélas! il n'eut pas même besoin de cet attirail de puissance pour détruire en France tout commerce et toute industrie; car on atteint trop facilement

un but de destruction, lorsqu'on y marche comme lui sous l'escorte des passions. Grâce donc à son instinct, la France atteignit bientôt en ce genre le *nec plus ultra* de la perfection, et ne fit presque plus d'autre commerce, si c'en est un cependant, que celui de ses propres denrées. Des lois fiscales jusqu'à la barbarie, jusqu'à la démence, une législation douairiaire, mobile comme ses fureurs, des droits portés au-delà de toute proportion, des marchandises brûlées, le système continental enfin, ce code d'une haine tellement aveugle, qu'elle se déchire elle-même les entrailles pour effleurer légèrement ses ennemis, vint produire au dix-neuvième siècle des résultats qui semblaient, sous le rapport du commerce, faire rétrograder la France jusqu'au quatrième. On ne pouvait attendre autre chose de l'homme qui n'appela jamais les Anglais qu'un peuple de marchands.

Au surplus de ces mesures, ceux qui les lui suscitaient, ceux qui les célébraient comme des conceptions du génie, tout était en harmonie; et ce système n'était lui-même que la conséquence d'un principe de même nature, mis solennellement en avant par son auteur. Il fallait bien que le Tartare, qui avait dit à Milan, *Que font les jeunes gens dans les boudoirs? qu'ils aillent aux armées; il n'y a que les armes qui fassent fleurir les empires*, proscrivît le commerce; il ne devait aimer et n'ai-

mait en effet, de la civilisation, que les arts ou les métiers utiles à la guerre.

Je le répète, les économistes ont fourni à Buonaparte l'idée du système continental; car prononcer avec plusieurs d'entr'eux que la France, si heureusement ceinte de trois mers, n'est pas appelée au commerce des colonies; soutenir que la marine énerve les empires, et qu'il n'y a de navigation utile que celle qui va de côte en côte, c'est soutenir, comme lui, qu'il n'y a de véritable commerce que celui des denrées indigènes. Mais fût-il vrai que le commerce et les colonies absorbent des capitaux réclamés à meilleur droit par l'agriculture; Adam Smith, qu'ils expliquent si mal, et dont l'ouvrage, malgré sa diffusion, est devenu le bréviaire d'un peuple éclairé, doit leur avoir appris que le commerce, par sa nature, crée sans cesse de nouveaux capitaux, dont il dote à son tour l'agriculture. Pour peu d'ailleurs qu'ils consultent l'expérience et les faits, ils y trouveront la condamnation de leur doctrine. Je les engage donc, l'histoire à la main, à nous expliquer pourquoi les états maritimes ont, à toutes les époques, attaché un si grand intérêt aux colonies? Croit-on qu'ils eussent sans cela soutenu, pour les défendre, les guerres les plus sanglantes, et compromis pour de faibles intérêts leur existence politique? Partout où nous pourrons leur montrer un peuple, faisant

du commerce la base de son existence, ils le verront acquérir bientôt une influence qu'un sol dix fois plus riche et plus étendu, n'eût jamais pu lui procurer ; ils le verront, une fois parvenu à un certain degré de force, fonder ou conquérir à tout prix des colonies, pour donner ainsi à ses entreprises plus d'extension, et fournir à ses combinaisons des chances plus variées, plus lucratives ; ils verront enfin le commerce, toujours protégé par la marine, prêter à ces peuples une force et un éclat que n'eurent jamais les nations purement agricoles.

Gênes, sur un territoire borné, montueux, aride, Gênes, cet état pour ainsi dire en miniature, si on ne le considère que sous le rapport du territoire et de la population, se livre à des expéditions maritimes ; il devient bientôt riche et puissant, il arme des flottes, il fonde des colonies dans le Levant et jusque dans la mer Noire. Synope et Trébisonde deviennent pour les Génois de nouveaux foyers. Par Synope ils communiquent avec les Turcs de l'Asie Mineure; par Trébisonde ils ouvrent un commerce lucratif avec l'Arménie; ils s'établissent jusque dans Pera, faubourg de Constantinople, qu'ils fortifient à grands frais ; ils passent même, au treizième siècle, des traités avec Gengiskan ; ils fondent à Caffa et à la Tana des colonies qu'ils ont l'espoir d'égaler à la métropole; ils

soutiennent enfin, pour les défendre et pour accroître leurs entreprises, des guerres opiniâtres dans lesquelles leurs armées font des prodiges de valeur. Le même spectacle et les mêmes résultats ont lieu à Pise ; le commerce rend cette république puissante : elle fonde aussi des colonies, se bat à outrance pour les conserver, et décroît sensiblement au moment où des causes supérieures à la puissance de l'homme la réduisent aux ressources de son sol.

Venise, puisant à la même source l'inconcevable prospérité dont elle a joui si long-temps, porte jusqu'au dernier degré d'évidence une vérité que des sophistes s'efforcent en vain d'étouffer. Attaquée par tous les souverains de l'Europe réunis contr'elle, elle leur résiste courageusement. La dextérité, la prudence de son gouvernement ajoutent, il est vrai, beaucoup à la force de ses armes ; mais ses armes sont soutenues par des ressources telles que le sol n'en offrit jamais à aucun peuple. Où les puisa-t-elle ces ressources, si ce n'est dans les produits d'un commerce fondé sur de tels établissemens? Les preuves matérielles de sa splendeur sont encore sur les bords de la Brenta; car tout, dans la dégénération même où est tombée cette ville, porte dans son sein, et autour d'elle, l'empreinte d'une prospérité qui n'est plus. Oui, jusque sur ses murs dégradés, on peut lire

encore les miracles opérés par la baguette magique du commerce. Ces beaux édifices, ces palais nombreux que des souverains eussent pu jadis envier à de simples négocians, quoique vides et délabrés, annoncent cependant ce que dut être autrefois un commerce pour lequel tous les arts épuisaient ainsi leur brillant prestige. Ils racontent la richesse d'un état où de simples négocians pouvaient, sans nuire à l'étendue de leurs entreprises, consacrer aux superfluités du luxe le plus coûteux, d'aussi énormes capitaux. Quelle était donc la fortune de ces particuliers, puisque de leur superflu seul ils payaient avec générosité les travaux d'un Michel-Ange, d'un Raphaël, d'un Paul Véronèse, d'un Palladio et de tant d'autres grands hommes? Ce luxe, connu de l'Europe, qu'ils pourvoyaient des denrées de l'Inde et d'objets fabriqués chez eux, s'étendait sur tout. En même temps qu'il encourageait les arts par le noble emploi de tant de richesses, il portait l'aisance dans toutes les classes. Le véridique Robertson lui-même remarque, « que leur opulence » excita l'envie des plus grands monarques, qui » pouvaient à peine égaler de simples citoyens de » cette république dans la magnificence de leurs » édifices, dans la richesse de leurs meubles et de » leurs vêtemens, et dans l'élégance de leurs tables ». Si des états si bornés pouvaient, sans

s'épuiser, fournir à tant de dépenses, pourquoi des états beaucoup plus vastes, pourquoi la Lombardie, par exemple, bien plus riche de sol, ne les imitait-elle pas au moins dans ce qu'ils faisaient pour les arts? c'est que la richesse du sol a des bornes, et que le commerce maritime n'en a d'autres que celles du monde connu. Les faits sur cette matière ne parlent pas, ils crient. Pris chez les Génois, les Pisans et les Vénitiens, ils concourent tous à prouver les miracles du commerce des colonies. Isolés ou rapprochés, leur résultat est toujours le même. En cherche-t-on d'antérieurs au moyen âge? les temps primitifs offrent également les mêmes exemples: et, sans aller fouiller dans l'histoire sacrée, sans rappeler ici les flottes de Salomon, on sait à quel degré de splendeur s'élevèrent les Phéniciens par le commerce maritime. Jusque dans ces temps reculés, nous trouvons la preuve que les colonies sont indispensables à des peuples commerçans pour féconder leurs opérations. A peine les Phéniciens eurent-ils une marine, qu'ils fondèrent des colonies dans les mers d'Orient. Leur commerce prend-t-il de l'extension, ils passent le détroit de Gibraltar, s'étendent à droite et à gauche dans l'Océan, et y fondent de nouveaux établissemens, en Espagne, en Afrique et jusque dans la Gaule.

Il n'est, pour ainsi dire, pas de nation maritime

dont l'histoire ne mette cette vérité dans tout son jour. M. Ganilh, auteur d'un excellent traité d'économie politique, fait sur cet objet les observations suivantes :

« Dans l'antiquité, Sydon, Tyr, Corinthe,
» Athènes, Syracuse et Carthage, acquirent, par
» le commerce, des richesses dont on ne trouve
» point de traces chez aucun peuple agricole ; et,
» ce qui n'est pas moins digne de remarque, les
» richesses les élevèrent à un degré de puissance
» et de considération auquel leur territoire et leur
» population ne leur permettaient pas de pré-
» tendre ».

De ces temps reculés, si nous nous reportons encore en Italie au douzième et au treizième siècles, la question envisagée sous d'autres rapports, nous y fournira de nouvelles preuves d'une vérité qui ne devrait plus avoir un seul adversaire. Grâce à l'extension que prennent les entreprises des Vénitiens, des Génois et des Pisans, malgré leurs rivalités et les guerres qu'ils soutiennent entr'eux, ils s'enrichissaient, et les arts brillaient chez tous du plus grand éclat. Le commerce vient-il à déchoir par des causes indépendantes de leurs efforts ; ne conservent-ils plus que les avantages du sol : tout y déchoit, tout y est bientôt frappé de mort. Venise, surtout, offre un exemple incontestable de cette vérité. Dès que la route du cap de

Bonne-Espérance la met en concurrence avec d'autres peuples maritimes, dès qu'elle perd ainsi le commerce exclusif de l'Inde, dès que l'irruption en Europe d'un nouveau peuple la force à plier sous son ascendant, et que ses colonies en subissent en grande partie le joug, sa splendeur s'éclipse avec une rapidité qui lie visiblement ce triste résultat à toutes ces causes. C'était si bien en effet au commerce, aux colonies, que les peuples méditerranéens devaient leur puissance colossale, que rien ne leur coûta pour s'en assurer la possession exclusive; il fallait bien qu'ils en jugeassent ainsi, puisqu'ils la défendaient constamment par des guerres opiniâtre. Dans un combat continuel que livrèrent, en 1276, soixante galères de Pise, contre une flotte génoise de soixante-dix vaisseaux, les Pisans perdirent trois mille morts et dix mille prisonniers. L'historien des républiques du moyen âge, étonné de ces luttes de géans entre des peuples pour ainsi dire sans territoire, fait cette réflexion-ci : « On a peine à comprendre » comment deux villes seulement, qui se faisaient » la guerre, pouvaient armer des flottes à peu près » égales à celles avec lesquelles se mesurent au- » jourd'hui les plus puissantes nations de l'uni- » vers ». Pour les économistes, pour tous ces rêveurs qui voient la source exclusive des richesses dans des épis de blé, dans ce qu'ils appellent le

produit net, la question paraît insoluble : pour nous, elle est facile à résoudre. C'est le commerce fécondé par des colonies qui a produit ce phénomène. La guerre se fait avec de l'argent et des hommes. De l'argent ! ces peuples, grâce à l'étendue de leur commerce maritime, n'en manquaient pas : les monumens qu'ils nous ont laissés prouvent encore aujourd'hui leur opulence. Des hommes ! ils s'en procuraient comme tous les souverains qui guerroyaient à cette époque : ils enrôlaient des étrangers ; ils prenaient à leur solde des mercenaires, commandés par des aventuriers heureux, si connus alors en Italie, sous le nom de *Condottieri*. Veut-on se faire une idée juste des moyens prodigieux que le commerce des colonies mettait à la disposition de ces peuples : le sage Robertson, lui-même, la donne par une observation décisive : il remarque que, lorsque tous les souverains de l'Europe se réunirent pour anéantir Venise et se partager ses dépouilles, son gouvernement, à la veille peut-être de sa ruine, trouvait encore des fonds à cinq pour cent, pendant que le roi de France n'en trouvait qu'à quarante pour cent, et que l'empereur Maximilien, surnommé pour cela *Sans-Argent*, ne pouvait s'en procurer à aucun prix.

On conviendra maintenant, je pense, que des luttes sanglantes comme celles que soutinrent

entr'eux ces trois petits états, ne pouvaient avoir lieu sans les ressources dont les alimentait le commerce. Il était à la fois la cause et l'aliment de la guerre. Sous ce rapport peut-être, les économistes n'auraient pas eu si grand tort de le proscrire. Mais les peuples manquent-ils donc jamais de raisons pour s'exterminer? leurs passions, leurs rivalités, quel qu'en soit l'objet, ne produisent-elles pas des causes de guerre tout aussi fréquentes, que des intérêts purement commerciaux? Pourquoi d'ailleurs n'envisager la question que sous un rapport? Pourquoi ne pas tenir compte des bienfaits du commerce comme de ses plus malheureux résultats? N'est-il pas prouvé qu'il fut le premier moteur de la civilisation? N'est-ce pas par l'intérêt, c'est-à-dire par le plus fort des liens, qu'il rapproche et unit les nations d'un bout de l'univers à l'autre? N'est-ce pas sous ses auspices que voyageaient autrefois les sages de l'antiquité? Je dirai plus, c'est à lui que l'Europe doit la renaissance des lettres; car, sans les richesses qu'y puisèrent les Médicis, leur famille n'eût sûrement pas obtenu la souveraineté; et qui sait ce que seraient devenues les sciences, les arts surtout, privés des encouragemens et des secours que leur prodiguèrent d'abord Côme et ensuite Léon X? N'en doutons pas: sous ce rapport, le commerce maritime a servi les intérêts de l'humanité. Quoique ce soit-là sans doute

son plus grand bienfait, la société lui en doit une infinité d'autres. En mettant tous les peuples en contact, il en a poli les mœurs; en subdivisant la richesse dans tous les rangs de la société, il a diminué le poids de la servitude des prolétaires. Ceux-ci du moins, la voie du commerce maritime une fois ouverte, ont pu s'y jeter avec quelques espérances de succès, et dès lors les propriétaires, jusques-là seuls régulateurs du prix de la main-d'œuvre, ont dû leur imposer un joug moins dur.

La féodalité pesait en Allemagne d'un poids intolérable, elle y ralentissait l'essor du peuple vers le commerce. De la nécessité de la combattre naquit la ligue anséatique; et de la ligue anséatique naquirent de nouveaux rapports, un nouveau droit public, de nouvelles idées; enfin que le commerce, cause première et base en même temps de cette fédération, propagea peu à peu en Europe. Il est bon d'observer ici, que Lubeck, Brême, Hambourg, Bruges, Anvers, ces villes devenues si florissantes grâce à la ligue, n'étaient dans l'origine que des entrepôts créés par les peuples d'Italie. C'est ainsi que le midi de l'Europe, où renaquirent les lettres sous la protection d'une famille commerçante, en dispersa les lumières dans le nord, sous les auspices du commerce lui-même, toujours bienfaiteur de l'humanité, malgré les maux qu'il lui cause quelquefois.

Cette courte digression, sans être étrangère au sujet que je traite, m'en a fait perdre un instant de vue le but principal, je veux dire l'utilité des colonies et l'importance des avantages inhérens à leur possession. J'y reviens et je demande ce qu'étaient cependant les colonies pour lesquelles Venise, Gênes et Pise répandirent tant de sang? Si l'on en excepte les îles de l'Archipel, elles consistaient en des établissemens presque tous inproductifs et bornés, des lambeaux de territoire, des forts pour les protéger, des ports pour y échanger en liberté, des factoreries, des comptoirs, des points de relâche. Mais comment ne les eussent-ils pas appréciés, comment auraient-ils pu méconnaître leur utilité? elles procuraient des consommateurs aux denrées de leur sol, comme aux objets de leur trafic; elles multipliaient leurs moyens d'échange, ouvraient de nouvelles voies à leurs combinaisons et ramifiaient ainsi de la manière la plus heureuse leurs opérations maritimes? Pour peu cependant qu'on y réfléchisse, on sentira que ce système, privé des principaux avantages du système actuel de nos colonies, n'en avait tout au plus que quelques bénéfices indirects. Les produits du sol en étaient nuls ou de peu de valeur; ils n'influaient conséquemment presqu'en rien dans la balance de leur commerce. Car cette masse énorme de denrées dont le produit net pour Saint-Domingue

seulement s'est élevé à plus de 60 millions, résultat le plus direct, le plus évident et le moins incontestable de notre système colonial, ne pouvait exister pour eux.

Je disais tout à l'heure que Venise, dans le triste état qui la défigure au point de la rendre méconnaissable, porte cependant autour d'elle des preuves de son ancienne splendeur. Pour s'en faire une idée il faut avoir vu à *San-Pietro* et à *Pelestrina*, ce qu'on appelle le *Muracci*, c'est-à-dire les digues qui garantissent ses lagunes de la mer. Je connais une grande partie de l'Europe; mais nulle part, si ce n'est à la vue des digues de la Hollande, ouvrage également d'un commerce tout aussi étonnant, je n'ai rien vu qui attestât mieux la puissance incommensurable du commerce. Lorsque sur ces *muracci* de trente-cinq milles de long qui ont quelquefois trente-six pieds de large à leur base, et dix à leur sommet, je me rappelais que les pierres en avaient toutes été transportées de la côte d'Istrie, c'est-à-dire de trente lieues au moins, j'étais confondu de surprise et d'admiration. Quoi! m'écriai-je, c'est-là l'ouvrage d'une nation qui, au plus haut terme de sa puissance, ne posséda pas même la cinquième partie de l'Italie! Que de temps, que de bras, que de bateaux n'a-t-il pas fallu pour achever cet ouvrage gigantesque? Non, je le répète, jamais le commerce ne me

parut plus grand dans ses effets que dans cet amas de pierres entassées à si grands frais par l'industrie, pour en défendre le prodige.

Si des exemples si frappans, si des faits si positifs ne suffisaient pas pour décider une question qui a produit sans fruit tant de volumes, je pourrais citer encore la prospérité passagère du Portugal dans les Indes, prospérité due incontestablement à l'activité commerciale que déployait cette nation au douzième siècle. Tant que son commerce, agrandi par ses armes, y fleurit à l'ombre de sa puissance, ses armes elles-mêmes, soutenues par le bénéfice d'un commerce fondé sur des colonies, furent redoutées dans toute l'Europe. Aussi le grand Albucquerque, pour conserver le privilége exclusif de celui des Indes, conçut-il un des projets les plus criminels qui soient jamais entrés dans une tête humaine : il voulut, dit-on, détourner le Nil de son cours, et le jeter dans les sables du désert avant qu'il entrât en Égypte. Le résultat de ce projet infernal n'eût fait, de la plus riche vallée du monde, qu'un désert comme ce qui l'entoure. Ainsi, pour un simple privilége commercial, tout un peuple eût été condamné à la famine et à la mort ; et le berceau des sciences, épargné jusqu'alors par la providence, eût péri par la main des hommes ! Que ceux qui sont tentés d'accuser le ciel des fléaux qui dévas-

tent quelquefois la terre se félicitent de ce qu'il est resté dispensateur unique de ces fléaux. A en juger d'après ce projet, le genre humain, comme on le voit, en eût été moins avare que le ciel; et les élémens, une fois aux ordres de ses passions, le globe qu'il habite n'eût bientôt plus offert qu'un véritable chaos.

Voilà sans doute un beau texte aux déclamations des partisans de l'agriculture; ils peuvent s'en emparer et accuser ainsi le commerce du plus grand des crimes; mais je les préviens que leur thèse n'y gagnera rien pour cela : ils doivent savoir comme moi qu'agriculteurs ou commerçans, les hommes sont tous les mêmes. Le crime d'Albucquerque, ceux de lord Clives dans l'Inde, celui d'Abel, s'ils n'ont pas tous le même but, ont tous été conçus par des passions différentes, dans un foyer commun : le but peut changer, la source est la même.

Mais qu'importent à ces théoriciens les faits que nous venons de citer! Ils les connaissent, et n'en déclarent pas moins *que les grandes navigations commerçantes, qui enrichissent les commerçans, n'enrichissent pas les grandes nations.* Ils n'en publient pas moins que *les nations, occupées du commerce maritime, peuvent compter un grand nombre de négocians riches, mais que l'état est toujours pauvre.*

Ce qu'ils objectent de moins déraisonnable, c'est l'état de nullité où se trouvent aujourd'hui ces républiques, après avoir joué un si grand rôle. Le commerce, disent-ils, élève quelquefois certains états à un degré de puissance hors de proportion avec leur sol et leur population; mais leur prospérité n'est alors que passagère, parce que les élémens n'en sont pas pris dans son sein. Un changement politique dans les états avec lesquels ils sont en rapport, une loi fiscale rendue chez tel ou tel peuple voisin, influe nécessairement en mal ou en bien sur leurs opérations; et le concours de plusieurs causes de cette nature, lorsqu'elles agissent par hasard dans un même sens, doit tôt ou tard opérer leur ruine. C'est ainsi qu'ont péri les états assez imprudens pour fonder leur existence sur des bases aussi mobiles. Le commerce, par sa nature, est en quelque sorte voyageur; depuis le commencement du monde, il parcourt successivement le globe, dote momentanément les empires d'une prospérité passagère, et disparaît tout à coup pour aller porter ailleurs ses dangereux bienfaits. Cela doit être ainsi, cela sera éternellement, parce que tout peuple, qui n'a point chez lui la matière sur laquelle il exerce son industrie, dépend par cela même de ce qui l'entoure ou des lieux éloignés avec lesquels il trafique. Voyez ce que sont devenues Tyr et Sidon; voyez

le sort de Venise depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance ; voyez l'état des villes anséatiques. Que sont aujourd'hui Anvers et Bruges, ces deux cités jadis si florissantes ? Qu'est Nuremberg, ville en quelque sorte maritime par ses entreprises ? Voilà, n'en doutez pas, le sort qu'éprouveront tôt ou tard les peuples assez imprudens pour mettre leur existence à la merci de leurs voisins et des chances trompeuses du commerce.

On ne m'accusera pas, je pense, d'affaiblir ce que les apôtres du produit net ont écrit de plus spécieux contre le commerce. Et pourquoi me serais-je ainsi ménagé, par un subterfuge, des moyens indignes de la cause importante que je défends ? Oui, j'en conviens, ce tableau est en partie vrai ; mais que prouve-t-il, si ce n'est l'instabilité de toutes les choses humaines ! Tout change, tout se renouvelle ; les empires, les hommes, leurs institutions roulent dans un cercle éternel de vicissitudes ; et l'agriculture, soumise également à cette loi générale, a aussi ses époques de langueur ou d'activité. Que sont les produits de l'Égypte aujourd'hui comparés à ce qu'ils furent autrefois ? La Sicile, cet autre grenier de l'empire romain, que produit-elle de nos jours ? La campagne, aujourd'hui inculte et déserte, qui entoure Rome, n'offrait-elle pas du temps d'Auguste de belles moissons ? Non, le commerce, quoi qu'on en

dise, une fois fixé quelque part, ne s'en éloigne que par des causes qui ne peuvent guère l'en bannir sans nuire en même temps à la culture. Pendant huit cents ans il enrichit Tyr et Sidon, et suit encore, dans une grande partie de l'Asie, le cours qu'il prit à la naissance du monde. De grands fléaux, de grandes découvertes, de grands changemens dans les limites ou la constitution des empires, la jonction de deux mers ou de deux grands fleuves, voilà les causes qui donnent au commerce de nouvelles directions; elles ne sont pas communes, comme on le voit. D'ailleurs, sur un point ou sur un autre, l'agriculture en sentirait tôt ou tard le contre-coup. C'est ainsi que la famine qui désola l'Italie au quatorzième siècle, suivie de la peste qui ravit à la même époque à l'Europe plus des deux tiers, dit-on, de sa population, frappa toutes au cœur les républiques dont je viens de citer les prodiges. La plaine de Pise, appelée alors le *Delta de l'Arno*, par la beauté de sa culture, ne devint qu'un marais désert, une fois que les grands propriétaires n'y consacrèrent plus les ressources que leur fournissait le commerce. Faute de bras, l'agriculture éprouve la même décadence que la marine faute de matelots, que le gouvernement faute de capitaux. Tout se lie dans le mécanisme social; si l'agriculture a précédé le commerce, celui-ci, à son tour, lui rend, en fils re-

connaissant, plus de bienfaits qu'il n'en a reçu. Ce n'est pas à l'agriculture négligée pour le commerce que ces états doivent attribuer la langueur où ils sont tombés, c'est aux grandes causes que je viens d'indiquer. La boussole une fois découverte, on devait s'attendre à de grands changemens ; et en est-il de plus important que l'acquisition d'un nouvel hémisphère? Je trouve tout simple que la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance ait fait perdre à Venise ses principaux avantages; mais il n'en fallait pas moins pour détruire un pareil phénomène de prospérité : d'ailleurs des événemens de cette nature agissent sur l'agriculture comme sur le commerce.

Jusqu'à présent les exemples à l'appui de mon opinion ont tous été pris dans de petites républiques, devenues, malgré l'exiguité de leur territoire, des puissances du premier ordre par l'extension d'un commerce fondé sur les colonies. De la comparaison de leurs moyens territoriaux avec les grands avantages qu'elles ont obtenus, résultait en effet la meilleure preuve que le système des économistes est faux et dangereux ; car un axiome devenu trivial, dit que qui prouve le moins prouve le plus ; mais si j'avais voulu présenter des avantages plus frappans encore par leur importance, la Hollande, dans l'état de prospérité où l'avait portée son commerce maritime avant que nous

l'eussions ruinée, et l'Angleterre au degré de puissance où elle s'est élevée par son commerce et ses colonies, ne m'eussent laissé que l'embarras du choix. Comment les économistes du siècle dernier ne virent-ils pas que la Hollande, devenue sans produits territoriaux une des premières puissances de l'Europe, donnait un démenti formel à leur opinion? Comment ne se dirent-ils pas que l'exemple des Américains, bien mieux éclairés par leur intérêt qu'ils ne le sont, eux, par leurs théories, condamnaient à jamais leur système, puisqu'avec un sol vierge encore et généralement plus productif que celui de l'Europe, ils sont pour le moins aussi navigateurs qu'agriculteurs? De tels exemples, celui de l'Angleterre surtout, autre phénomène commercial, ne décide-t-il pas sans réplique une question qui n'en est une que pour eux? Un peuple, appelé par son territoire et sa population au second rang seulement des puissances de l'Europe; un peuple qui, depuis vingt-cinq ans, les a soldées tour à tour, et qui, dernièrement, les soldait toutes à la fois; un peuple dominant presque sur tous les points du globe, n'a pris, ni dans son agriculture, ni même dans les produits de ses manufactures, une pareille masse de richesses. Il est évident que son commerce, l'Inde et ses colonies insulaires, sont les sources où il puise avec tant de succès. Grâce à l'extension d'un

commerce fécondé par des colonies, l'accessoire est devenu pour elle le principal ; puisque ses possessions dans l'Inde surpassent en opulence le sol de la métropole. Les Anglais sont loin sans doute de ces crises qui menacent les empires ; mais si quelqu'événement impossible à prevoir les y précipitait un jour, le beau climat de l'Inde leur offre, au besoin, une autre patrie. L'idée d'une translation pareille n'est pas nouvelle ; le commerce, qui porte quelque chose de grand dans les idées de l'homme, et prête de la force à son caractère, l'inspira déjà plus d'une fois. On le sait : une colonie de Phocéens fonda Marseille ; les Vénitiens, menacés de perdre Constantinople qu'ils avaient conquise, délibérèrent sérieusement s'ils n'abandonneraient pas leurs propres foyers pour les transporter sur cette reine du Bosphore. Assiégés, en 1380, par les Génois, que commandait Pierre Doria, déjà maître de Chiozza, ils délibérèrent une seconde fois s'il ne leur convenait pas de transporter en Crète le siége de leur gouvernement. Enfin, après la journée de Ghiara-d'Adda, si funeste à leurs armes, ils abandonnèrent réellement le continent, et se retirèrent dans les lagunes, résolus à y vaincre ou à y périr ; parti courageux qui les sauva. De nos jours, la cour de Lisbonne a pris un parti à peu près semblable, que le sort du roi d'Espagne Ferdinand n'a que trop justifié,

et que justifient encore mieux les événemens dont nous venons d'être témoins. Les moyens de salut, offerts au peuple par la marine et les colonies dans les grandes crises de l'état, ne doivent pas être dédaignés par les gouvernemens. On connaît le parti que tirèrent, en pareil cas, de leur marine les Athéniens. J'ose croire, en voyant la résistance que fit la Pologne lorsqu'on l'effaça du rang des nations, que les véritables Polonais, s'ils avaient eu une marine, en auraient fait le dernier rempart de la liberté, et qu'ils eussent cherché, comme les Troyens, une nouvelle patrie sur les mers.

Un état en possession de ces deux grands moyens, marche à sa perte lorsqu'il en méconnaît le prix et l'utilité. Voici ce que dit, à cet égard sur Venise, M. Sismondi que j'ai déjà cité : « Le con-
» seil des dix avait renoncé en 1428 à ses anciens
» principes. Il ne considérait déjà plus ses places
» fortes dans le levant que comme des comptoirs
» qui contribuaient à la richesse et non à la gran-
» deur de l'état, et se consolait de leur perte par
» des acquisitions en terre ferme. Il négligea la
» marine, autrefois la force et la gloire de l'état,
» pour entretenir des soldats ».

Tous les historiens, en effet, ont remarqué que les Vénitiens prospérèrent tant qu'ils s'imposèrent la loi de ne posséder aucun fonds en terre ferme,

et que la république, au contraire, déclina dès l'instant que cette loi fut transgressée.

Le commerce, considéré dans ses effets sur le moral ou le bonheur des peuples, n'a rien que n'approuve une saine philantropie. Indépendamment de ce qu'il est libéral de sa nature, et de ce qu'il affaiblit les préjugés en mettant les peuples les plus éloignés les uns des autres en communication, il leur donne ordinairement une force de caractère et une persévérance de volonté, principe actif des grandes choses; mais le plus précieux de ses bienfaits, selon moi, est l'aisance qu'il répand sur toutes les classes de la société. Considérez le tableau d'une ville commerçante un jour de fête, et rapprochez-le de celui des villes intérieures les plus favorisées du sol; rien ne prouvera mieux que leur contraste les bienfaits du commerce. Là tout est riche, ici tout est mesquin et misérable. Y a-t-il un pays sur la terre où les classes moyennes et celle des ouvriers aient plus d'aisance qu'elles n'en ont en Hollande et en Angleterre? Parcourez l'Allemagne, et comparez les capitales même aux villes commerçantes; le contraste devient encore plus frappant. Munich, Dresde, Manheim, Stutgard, Ratisbonne, paraissent des tombeaux auprès de Hambourg, Francfort et Leipsick. Tout est riche et cossu dans ces dernières villes, et y annonce une aisance générale et bien distribuée. Les

jours de fête on aurait peine à y distinguer le négociant de l'ouvrier. Dans les capitales, au contraire, tout ce qui ne tient ni à la cour, ni à la noblesse, semble faire une classe très-distincte, dévouée à une misère moins en vue ce jour-là que les autres jours, mais dont la livrée n'est cependant que trop reconnaissable. Si l'on veut considérer les bienfaits du commerce dans ce qu'ils ont de plus touchant et de plus philantropique, il faut citer les institutions de toute nature fondées dans les villes anséatiques, par sa libéralité. Augsbourg, Nuremberg, Leipsick, Hambourg surtout, sont pleins de ces établissemens de charité ouverts à tous les genres de maux, et ils présentent presque tous des modèles d'ordre et d'économie. Jusqu'aux prisons, tout y annonce un esprit de bienfaisance et de charité, dont les peuples étouffent forcément les élans, lorsque le commerce, par l'aisance qui en est inséparable, ne leur permet pas de s'y livrer.

Nous venons de voir ce qu'a pu faire le gouvernement anglais, par les ressources que lui fournit un trafic presque sans bornes : qui ne sait pas à quel point ces ressources alimentent la générosité des particuliers de cette nation, invoquée par la misère ou les artistes dans le besoin ? Qu'on lise les papiers anglais ; ils annoncent des milliers de souscriptions, toujours remplies avec empres-

sement à la voix du malheur. Les gens aisés y participent avec libéralité, les gens riches avec luxe, et tous les genres de maux physiques ou moraux y ont part. La charité, chez la classe aisée, semble là aussi active dans ses dons, que l'infortune dans ses demandes. C'est par vanité, c'est par ostentation, dit-on, que les Anglais, se montrent si libéraux: eh! qu'importe la source du bienfait, lorsque c'est l'honneur souffrant qui le recueille? L'essentiel pour le bonheur de l'humanité, c'est que rien ne ralentisse de si nobles impulsions, et que le commerce fournisse long-temps aux nations qui s'y laissent généreusement entraîner, les moyens d'en nourrir le feu sacré.

Que ne puis-je rendre, avec la même justice, au gouvernement, l'hommage que je rends ici avec empressement aux individus! Malheureusement la philantropie qui les caractérise, n'est plus qu'un égoïsme national dont le gouvernement ne cache pas même la laideur, toutes les fois que l'intérêt national est mis en jeu. Que les Anglais soient Anglais avant tout, à la bonne heure; mais que leur patriotisme, du moins, ne soit ni si exclusif ni si jaloux, s'ils veulent nous convaincre de la sincérité de leur philantropie. Parce ce qu'ils exigent avec ostentation la cessation de la traite, pensent-ils donc que l'Europe croira sur parole à leur désintéressement? Non, le peuple qui créa

des famines artificielles dans l'Inde, qui permet le commerce des engagés écossais ou irlandais, qui recrute sa marine par la presse, et qui, dans le moment même où j'écris, enlève, disent les journaux, dans la Caroline du Sud, des nègres qu'il transporte aux Bermudes et au Canada, n'a pas dû nous préparer à tant de crédulité. Je crois à la philantropie d'un particulier; je ne crois pas du tout à celle du gouvernement britannique. Il faut en convenir, la condition qu'on nous impose, donne singulièrement à réfléchir; mais, d'un autre côté, il y a de quoi gémir, en voyant que, pendant que les Anglais eux-mêmes nous donnent la mesure de leurs craintes par leurs précautions, l'importance des colonies est chez nous mise en problème par de beaux-esprits. Cependant, si le gouvernement anglais a cru tarir par une semblable mesure la source de prospérité qu'il nous rend en nous rendant Saint-Domingue, il n'atteindra que la moitié de son but, et ne parviendra pas, j'espère, à l'épuiser entièrement.

Dominer par sa marine sur toutes les mers, faire la loi dans tous les marchés du globe; voilà le but de l'Angleterre. Comme il est plus difficile peut-être de se maintenir à ce degré de puissance que de s'y élever, elle prend d'avance ses précautions. Qu'importe, se dit-elle sans doute, que l'abolition de la traite nuise à nos Antilles, si elle

nuit davantage encore à Saint-Domingue. Comme elles sont pourvues de nègres, leur décadence ne peut être aussi rapide que celle de cette île qui en est absolument dépourvue. Fallût-il d'ailleurs renoncer aux colonies occidentales, par suite de cette mesure nous aurions tout à gagner à ce calcul, puisque les Français, en perdant les leurs, n'auraient plus alors nulle part un seul établissement important, et que nous conserverions toujours l'Inde, la base aujourd'hui la plus solide de notre puissance commerciale. Nos cultures concentrées sur ce seul point n'en acquerraient même, par leur ensemble et leur liaison, que plus de valeur, en ce qu'elles n'exigeraient qu'une surveillance plus facile et une protection moins coûteuse. N'avons-nous pas en abondance dans le Bengale du sucre qui vaut à peu de chose près celui des Antilles, et de l'indigo meilleur? Que pourrions-nous donc regretter qui ne fût amplement compensé par la perte de Saint-Domingue? Est-ce quelques positions militaires? est-ce la facilité de dominer le golphe du Mexique? Nous sommes assez forts par notre marine, et nous le serons assez long-temps pour ne pas être arrêtés aujourd'hui par de semblables considérations. Oui, dussions-nous abandonner nos îles, nous gagnerons tout à cette perte, si la colonie de Saint-Domingue, aussi riche elle seule que nos établis-

semens dispersés dans l'archipel des Antilles, succombe avec eux. Je sais que plusieurs de leurs écrivains, Broughen, entr'autres, celui d'entre eux qui a le mieux approfondi le système colonial, repoussent comme chimériques de pareilles vues. Selon cet auteur, la Grande-Bretagne doit conserver à tout prix les Antilles. Dans l'intérêt qu'il y attache lui-même, intérêt dont il suppose les Anglais pénétrés, il insiste sur le danger dont les menace tôt ou tard l'état anarchique de Saint-Domingue; l'Europe doit craindre, dit-il, que la contagion ne se répande un jour sur l'archipel entier. Faisant taire ainsi devant sa terreur les préjugés nationaux, il va jusqu'à conseiller à l'Angleterre, à la France, à l'Espagne de s'unir au nom d'un danger commun, pour en arrêter les ravages. Si elles passent jamais sous la domination des Africains, ajoute-t-il, tout est perdu. Une fois unies par un lien fédératif, les Européens en seraient à jamais chassés.

Rien, à dire vrai, ne me paraît moins probable. Il faudrait trois ou quatre siècles au moins pour mûrir les moyens préparatoires d'un pareil résultat. Broughen, écrivain ordinairement si judicieux, a-t-il donc oublié que parmi ces Africains, redoutables seulement par leur esprit de destruction, il n'en est pas dix qui sachent lire? A-t-il oublié qu'ils n'ont encore ni sciences, ni arts, ni métiers,

ni manufactures, ni navigation, ni marine, ni matériaux même pour en construire? et ne voit-il pas que, sans ce dernier moyen, qui suppose déjà l'existence de tous les autres, la création d'un empire par une force désordonnée n'est qu'une chimère? Que peuvent, pour l'exécution d'un projet qui demanderait toutes les lumières d'une civilisation perfectionnée, des tribus d'Africains, des hordes de nègres insurgés, dispersés dans les îles nombreuses d'un vaste archipel, que l'ignorance et la barbarie séparent bien plus encore que leur position respective? Quoi! ils ont à peine les moyens de communiquer d'un embarcadaire à l'autre, et l'on voudrait qu'ils se réunissent spontanément pour l'exécution d'un plan, difficile même pour des nations policées? Je ne nierai pas que l'insurrection partielle de telle ou telle île ne puisse durer long-temps, et se communiquer à celles qui se trouveront sous le vent de sa position. Je ne nierai pas même la possibilité de les voir s'insurger un jour les unes après les autres; mais je soutiens que rien n'est, sinon plus chimérique, du moins plus loin de nous, qu'un empire homogène formé de leur réunion. Les nègres insurgés ont, il est vrai, pour la destruction, une puissance presque sans bornes; heureusement ils ne possèdent encore aucun des élémens de la civilisation, propres à nous donner de semblables

inquiétudes. Comment d'ailleurs craindre la contagion insurrectionnelle, lorsqu'on voit la Jamaïque, placée à une si petite distance sous le vent même de son foyer, n'en avoir reçu depuis vingt-cinq ans aucun germe ? Si, avec des communications aussi faciles, la contagion n'y a pas encore pénétré, remontera-t-elle donc jusqu'aux îles du Vent ? Et lorsqu'une distance, qu'on peut franchir en vingt-quatre heures, a suffi pour garantir un incendie terrible, doit-on craindre d'en être atteint à une distance de trente jours au moins de navigation ? Peut-être les Anglais ont-ils eu raison d'abord de craindre pour la Jamaïque ; mais leur politique ayant dû changer avec les circonstances, avec l'accroissement surtout de leurs possessions dans l'Inde, il ne serait pas du tout invraisemblable, malgré ce qu'en dit Broughen, qu'ils eussent déjà fait, aux vues que je leur suppose, le sacrifice d'une île aussi peu importante. La philantropie, au nom de laquelle ils réclament l'abolition de la traite, n'est évidemment qu'un prétexte : et comment pourrait-on en douter, en les voyant porter aujourd'hui au Canada ou ailleurs des nègres qu'ils enlèvent dans la Caroline ?

La morale une fois mise de côté (et quelle est la nation qui la fasse entrer pour quelque chose dans des plans ambitieux ?), la perte de Saint-Domingue et le projet d'une concentration des co-

lonies dans l'Inde me paraîssent rentrer dans les vues de la politique anglaise, toujours exclusive et toujours dirigée plus ou moins ouvertement contre la France. En vain s'efforcerait-on d'arrêter l'ambition de son gouvernement, en lui rappelant qu'on s'affaiblit en s'étendant; il n'applique jamais cette doctrine aux colonies, parce qu'il peut les défendre par des vaisseaux. Ainsi, pendant que les philosophes appellent inutilement la politique au secours de la morale, l'Angleterre n'écoute que la voix de la première; elle trouve, sinon juste, du moins utile toute acquisition qui fournit à son commerce de nouvelles combinaisons et de nouveaux débouchés. Je ne crois donc pas me jeter dans une hypothèse gratuite, en supposant aux Anglais un pareil projet. S'ils ne l'annoncent pas ouvertement, l'ensemble de leur conduite le rend très-vraisemblable. Il ne serait d'ailleurs qu'une conséquence infaillible de ce patriotisme égoïste dont ils font une espèce de gloire. Leur propre expérience leur a démontré ce que s'obstine à nier en France un groupe de gens en délire, lesquels préfèrent cent charrues à cent vaisseaux, et qui le publient hautement sans dater leurs écrits de Charenton. Pendant que les politiques de cafés prédisent tous les matins en France la chute de la Grande Bretagne, comme le résultat infaillible de l'état de ses finances, sous le poids même d'une

dette que quelques écrivains portent à quinze milliards, elle trouve à quatre et demi pour cent l'argent dont elle a besoin. Un pareil phénomène tient au sentiment que le peuple a de sa force. Il voit avec raison dans les effets du crédit et de la confiance publique un fonds inépuisable de richesses ; il connaît tout ce que ces deux auxiliaires moraux ajoutent de force aux deux grands leviers de la force nationale, le commerce et les colonies, dont la marine est le point d'appui. Prenons-y donc garde, et, en voyant les résultats d'un pareil système, ne donnons pas tête baissée dans un système contraire sur la foi de quelques rêveurs. Ce ne serait pas d'ailleurs la première fois que les Anglais nous auraient donné, par l'organe de ces rêveurs, les opinions fausses ou dangereuses que leur politique a intérêt à nous faire adopter; car lorsqu'à leur instigation, peut-être, ces écrivains ne cessent de dire que le commerce et les colonies appauvrissent les nations ou ne leur donnent que de fausses richesses, le gouvernement anglais, par un système absolument contraire, ajoute sans cesse des acquisitions à des acquisitions, décuple, sans le moindre obstacle, les étais de son énorme puissance, en féconde les racines, et les étend dans toutes les parties du monde.

Depuis plus d'un siècle on dit, on écrit en France que l'extension donnée par l'Espagne à ses

colonies a dépeuplé ses campagnes et ruiné son agriculture. Tout en convenant du résultat, Brougham nous en a dévoilé les véritables causes avec la plus évidente clarté. Les guerres de Charles-Quint et de Philippe II, le système des lois prohibitives, la concentration du commerce des Indes dans un petit nombre de villes privilégiées, les colonies approvisionnées par le monopole, la mauvaise répartition des impôts, la trop grande quantité de couvens et de célibataires, les entraves mises dans la circulation intérieure, les droits de telle province en opposition avec ceux de telle autre, la *mesta* surtout, ce fléau privilégié, voilà ce qui a ruiné, dépeuplé l'Espagne. Le pays le plus riche du monde ne résisterait pas deux cents ans aux effets d'un système aussi pernicieux. Sa décadence en est le résultat immédiat; et ses colonies, loin de nuire à la métropole, n'ont été, pour ses habitans ruinés, qu'un lieu de refuge. L'Angleterre se dépeuple-t-elle donc parce qu'elle a dans l'Inde un territoire plus étendu qu'en Europe? Sa population diminuait-elle lorsqu'elle possédait le continent américain? Au surplus, si la dépopulation de l'Espagne, et le mauvais état de son agriculture, sont les conséquences directes de son système colonial, il faut que ce système repose sur de fausses bases; et on ne doit pas en conclure pour cela que les colonies et les grandes navigations ruinent les

grands états, puisque des faits authentiques ont démontré le contraire ; et que l'Espagne elle-même, prise comme objet de comparaison dans un rapprochement lumineux, nous en fournira la preuve. On connaît l'exactitude des tableaux présentés par M. Humboldt sur l'Amérique espagnole. D'après ces tableaux, le Mexique, peuplé de sept millions d'habitans, fournirait à la métropole, le revenu de ses mines compris, une exportation de trente-cinq millions environ de piastres. La colonie de Saint-Domingue, au contraire, peuplée de cinq cent et quelques mille habitans seulement, valut à la France, dans les dernières années de sa splendeur, à peu près le même revenu, puisqu'on a calculé qu'un mouvement de sept cent millions, dont elle fut l'objet, donna cent cinquante millions de bénéfice, et une balance de soixante.

A la vue de ces résultats, que confirmerait l'Angleterre par ses frayeurs, si sa prospérité puisée à une source pareille nous permettait de la méconnaître, on serait tenté de regarder comme criminels ces écrivains paradoxaux, toujours prêts à leur opposer les axiomes et les sentences de leur fausse doctrine. Que leur importe l'expérience, ses résultats et les leçons ? Que leur importe que les écrivains les plus exercés sur ces matières l'aient comdamnée comme erronée ? Que leur importe que Davenant, auteur d'un excellent traité sur le

commerce, ait dit textuellement : « Le commerce
» étranger est le fondement du commerce inté-
» rieur ; il produit la consommation et augmente
» la population dans tous les pays où il fleurit.
» Une grande partie du commerce intérieur dé-
» pend du commerce de l'étranger, et l'un suit le
» dépérissement de l'autre » ? Cette double autorité des faits et des écrivains est nulle pour eux. Ils ne voient, ne veulent voir que le sol; et le docteur Quesnai n'en rend pas moins des oracles contraires : « Une nation, nous dit-il dans la
» Physiocratie, ne peut avoir de commerce plus
» avantageux que son commerce intérieur.... Le
» commerce étranger n'est qu'un pis-aller pour les
» nations auxquelles le commerce intérieur ne
» suffit pas pour débiter avantageusement les pro-
» duits de leur pays ».

Il y a vraiment une espèce de délire à ne voir, dans un grand empire comme la France, qu'une source exclusive de richesses. Eh ! sans contredit, en dernière analyse, c'est toujours la terre qui produit ce qu'achète et vend le commerce. Qui serait assez fou pour le nier? Mais dans le mécanisme compliqué de la société, tout n'est-il pas enchaîné, et les pièces de cette machine ne réagissent-elles pas les unes sur les autres plus ou moins inégalement? Parmi les canaux qui aboutissent au fisc, n'y en a-t-il pas de plus riches et de plus animés

que celui dont ils ont reçu l'existence? Si tel canal, par exemple, reçoit de ses voisins plus qu'il ne leur donne dans son cours, il est évident qu'il doit revenir à son point de départ plus riche qu'il n'en est parti; c'est ainsi que des enfans surpassent souvent en force leurs parens. Qu'y a-t-il donc d'étonnant que le commerce de l'Angleterre rende aujourd'hui à l'agriculture plus de capitaux qu'il n'en reçut en produits du sol, puisqu'il en a pompé dans toutes les parties du monde?

Ce que je dis ici pour l'Angleterre s'applique aux pays à la fois agricoles et commerçans. Cela s'applique surtout aux Américains. J'ai déjà observé qu'ils étaient moins agriculteurs que commerçans; mon observation, comme l'ensemble de l'opinion qu'elle appuie, se trouve justifiée par le passage suivant de M. Ganilh, que j'ai déjà cité :

« Si l'Amérique septentrionale doit à son agri-
» culture l'accroissement rapide de sa population
» et de ses richesses, son agriculture est redeva-
» ble de ses progrès et de ses succès aux capitaux
» et à l'industrie de l'Europe; elle lui doit le dé-
» bouché de ses produits, son abondance et sa
» prospérité. Réduite à son système agricole, sans
» communication avec l'ancien monde, sans com-
» merce extérieur, elle eût avancé moins rapide-
» ment dans la route de la richesse; et, loin
» d'être un exemple de la puissance du système

» agricole, elle nous offrirait un exemple mémo-
» rable de son peu d'influence sur la grandeur et
» la destinée des peuples ».

Moins absolus dans leur système, et conséquemment plus raisonnables, des disciples de Quesnai ont mis le commerce intérieur au premier rang, le commerce européen au second rang, et le commerce des colonies au troisième; mais, dans leur prédilection pour l'agriculture, ils ont ensuite soutenu que le commerce des denrées au-dedans, par la rapidité de ses opérations, permet d'employer le même capital plusieurs fois dans une année, tandis que le commerce extérieur, beaucoup plus lent dans ses retours, interdit ce renouvellement d'opérations. La conséquence de ce raisonnement, approprié à leur système, est de donner la préférence au commerce intérieur sur le commerce extérieur. Il n'ont pas considéré que le commerce étranger, plus riche de sa nature, donne dans une seule opération le bénéfice de trois ou quatre opérations réalisées dans l'intérieur, et que, par rapport aux colonies d'ailleurs, il ne peut être considéré comme étranger, attendu que dans une opération faite entre un négociant de la métropole et un colon, par exemple, le bénéfice, au lieu d'être partagé avec des étrangers, reste uniquement à des nationaux; car les peuples modernes

exploitent exclusivement le commerce de leurs propres colonies.

Quant au commerce européen, ils n'ont pas fait attention que des denrées recueillies en France et vendues hors de leur sol natal, s'y vendaient nécessairement à des prix plus élevés; ce qui donnait, pour me servir de leurs propres expressions, un produit net beaucoup plus considérable. D'un autre côté, la consommation intérieure a des bornes dans les limites même de l'état, tandis que l'exportation n'a que celles du monde entier. Qu'importe en effet, dans le système des adversaires du commerce extérieur, que la France, en suivant telle ou telle doctrine, décuple ses produits territoriaux, si elle ne décuple pas en même temps les consommateurs? Il est évident que, pour peu que l'exportation n'en procure pas la vente, ses denrées tomberont alors à vil prix. Davenant, qui en avait sans doute fait l'observation, en a déduit l'axiome suivant : « Le profit du commerce ne consiste pas » dans le profit que le marchand fait au dedans, » mais dans ce que la nation gagne clair et net » par l'échange de ses denrées et manufactures » avec les autres pays ».

Adam Smith, quoique reconnaissant le travail et sa division bien entendue, comme la source principale des richesses nationales, n'en a pas moins dit du commerce étranger : « En ouvrant

» un marché plus étendu à l'excédant des pro-
» duits du travail qui ne trouve pas de con-
» sommation au-dedans, il encourage et per-
» fectionne les forces du travail et augmente
» son produit annuel, et sert à accroître le revenu
» réel et la richesse de la société ».

Il n'est pas jusqu'à Montesquieu lui-même, qui ne foudroye de son imposante autorité, le système des économistes. De la hauteur où il plane, et avec cette sagacité qui l'éclaire dans les objets mêmes purement accessoires à son but, il a reconnu, dans la variété même des productions de la nature, la nécessité du commerce étranger : « Les peuples du
» même climat, dit-il, ayant chez eux à peu près
» les mêmes choses, n'ont pas tant besoin de
» commerce entre eux, que ceux d'un climat dif-
» férent : le commerce de l'Europe était donc
» autrefois moins étendu qu'il ne l'est à présent ».
Non-seulement le commerce extérieur, selon Montesquieu, est indiqué par la providence comme nécessaire; mais il le regarde encore comme le résultat du perfectionnement de la société. Son observation, profonde et vraie sous ces deux rapports, est justifiée par l'histoire, dans tous les rapprochemens qu'elle nous à fournis.

Je ne sais si les économistes s'entendent toujours; quant à moi, je les entends rarement, soit qu'ils aient voulu faire de leur science une science

occulte, soit que l'obscurité de leurs idées ait passé dans leur style, il n'est pas possible d'écrire plus inintelligiblement que Mirabaud, l'abbé Beaudau et Quesnay. Que veut dire, par exemple, ce dernier, lorsqu'avec un style apocalyptique il soutient « que les négocians ne font pas naître les prix ni » la possibilité du commerce, et que c'est, au » contraire, la possibilité du commerce et la pos- » sibilité des prix qui font naître les négocians »? Tous les économistes, il est vrai, n'écrivent ni aussi mal, ni avec cette obscurité barbare; mais leur système, aujourd'hui réchauffé par des gens d'esprit, n'en a pas moins de dangers. Il a fallu que j'en eusse la conviction pour revenir sur ces vieilles questions, dont je croyais que le ridicule avait entièrement fait raison.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Des causes intérieures de la perte de Saint-Domingue, et des moyens d'en recouvrer la possession.

DANS la discussion qui précède, où rien, comme dans celle-ci, ne tient à des connaissances locales, tout homme instruit a pu devenir juge de mes opinions. Il n'en sera pas de même dans cette seconde partie : les faits, moins constatés, n'y auront pour garans qu'un petit nombre de colons, et cependant quelques-uns de ces faits tiennent à des mœurs et à des usages trop contraires aux nôtres pour ne pas sembler quelquefois exagérés. Ce n'est pas, en effet, l'esclavage seulement qui donnait au régime intérieur des colonies un caractère partilier. Le mélange des races et des couleurs en était le trait distinctif; mais il était en même temps dans le tableau de cet état de choses une confusion de teintes qu'il faut avoir étudiée long-temps et de très-près, pour en saisir l'ensemble. Les préjugés des blancs, les prétentions des hommes de couleur, le caractère presqu'inconnu des noirs, en sont les couleurs les plus saillantes. Mais il im-

porte d'observer avant tout, que les malheurs de la colonie furent le résultat du concours plus ou moins actif de ces trois causes. Je mets en première ligne les préjugés des blancs, parce qu'ils y ont, selon moi, contribué plus efficacement encore que les deux autres. Au reste, je ne prétends pas m'excepter moi-même de l'accusation. Je cherche et veux dire surtout la vérité. Si les colons jugent que je me trompe, ils savent du moins que mon intérêt est le même que le leur; nous avons tous un but commun, j'y tends comme eux de bonne foi, je le poursuis à tout prix, aux dépens même de mon amour-propre. Hélas! si je l'atteignais, nous recouvrerions tous notre fortune : voilà, je pense, la meilleure garantie que puisse offrir un écrivain de la sincérité de ses opinions.

Cette observation, quoique paraissant avoir quelque chose de personnel, était nécessaire; elle répond d'avance à la classe de personnes qui, regardant l'opinion des colons comme intéressée, se montre toujours prête à la récuser. Eh! sans doute, elle est intéressée leur opinion, et c'est, au contraire, pour cela qu'il faut l'entendre et la discuter, au lieu de la craindre et de la rejeter sans examen. Qui parlera donc des colonies pertinemment, si ce n'est eux? Est-ce des académiciens? Est-ce les philosophes qui les ruinèrent par leurs abstractions? Est-ce ces prétendus amis des noirs

coupables de tout le sang versé par suite de leurs déclamations et de leurs intrigues? Est-ce les militaires et les administrateurs échappés à l'expédition désastreuse du général Le Clerc? Ceux-ci ne connaissent de la colonie de Saint-Domingue que ce que la guerre leur en a laissé voir, à travers les ruines ensanglantées qui en couvrent la surface. Le moral du nègre, ses penchans, ses habitudes, les hommes de couleur, leurs intérêts, leurs prétentions, leurs mœurs, voilà pour eux des problèmes sans élémens pour les résoudre. La donnée même la plus indispensable leur manque, puisqu'ils n'entendent pas le langage du pays. Ils savent sans doute en gros que cette colonie succomba, comme toutes nos institutions et comme notre prospérité, sous le poids des principes révolutionnaires; mais ils ne connaissent pas une seule des causes intérieures qui y contribuèrent; et c'est cependant à la source du mal qu'il faut remonter pour en indiquer le remède. La classe noire surtout qu'ils n'ont vue qu'en guerre, c'est-à-dire, dans un état accidentel, comment peuvent-ils en juger? Ils supposent avec les Européens, trompés comme eux, que la population entière des esclaves, ennemie des blancs, verrait avec effroi leur retour. Ils doivent sans doute en juger ainsi par l'idée qu'ils se font eux-mêmes de l'esclavage; mais pour nous, qui connaissons le nègre, qui savons

que l'esclavage, le plus terrible des maux pour une certaine classe d'hommes, ne pèse que très-légèrement sur lui; pour nous qui nous sommes convaincus, les preuves sous les yeux, que le tourment de la pensée l'effleure à peine, nous pensons autrement; et peut-être penseront-ils de même lorsqu'ils connaîtront un peu mieux cette espèce d'hommes si mal jugée en Europe. Qu'on me permette donc de la peindre; puisqu'elle forme les cinq sixièmes de la population de Saint-Domingue, il faut avant tout la connaître.

Physique et moral, tout dans le nègre diffère du blanc; voyez la couleur négative de sa peau, elle annonce déjà les ténèbres de son intelligence. L'âme porterait en vain ses impressions sur les traits de son visage, cette couleur refuserait de les rendre. L'œil d'ailleurs, si justement appelé le miroir de l'âme, ne réfléchit rien, la glace semble y manquer. Aussi le nègre a-t-il plutôt un masque que de la physionomie. Qu'en avait-il besoin, dès que la nature ne devait y produire aucun de ses admirables effets, dès que les plus tendres affections de l'âme ne devaient y jouer aucun rôle? L'odorat et le goût sont, pour ainsi dire, nuls chez lui : je les ai vus tous indistinctement manger, sans la moindre répugnance, du poisson gâté jusqu'à la fétidité. Un piment, nommé dans les colonies piment à diable, à cause de sa mordante

causticité, mêlé avec abondance dans tous leurs mets, n'agit sur leur palais que comme un arome balsamique. Quel est le résultat de cette organisation grossière? un grand enfant borné, léger, mobile, inconsidéré, ne sentant avec force ni le plaisir ni la douleur, sans prévoyance, sans ressort dans l'esprit ni dans l'âme: tel est, je le répète, le nègre. Insouciant comme tous les êtres paresseux, le repos, les femmes, le chant et la parure, composent le cercle étroit de ses goûts; je ne dis pas de ses affections, car les affections, proprement dites, sont trop fortes pour une âme aussi molle, aussi peu réactive que la sienne. Par une contradiction bizarre en apparence, le nègre, toute sa vie enfant, sans en avoir la grâce, s'élance du repos à la danse avec une espèce de fureur toutes les fois qu'il en a occasion. On en a vu beaucoup dont il fallait calmer cette espèce de délire en faisant cesser la musique, et quelle musique pourtant? un tambour fait avec un barril : des cailloux secoués avec force dans de petites citrouilles vides; ils n'ont pas d'autre orchestre. Il faut en convenir, l'être bizarre que transporte jusqu'à la fureur ce charivari discordant, mortel pour des nerfs délicats, ne ressemble à rien de ce que nous connaissons en Europe : je ne manque pas plus de faits que d'autorités respectables pour le prouver.

On connaît les opinions philantropiques de

Bernardin de Saint-Pierre. Il n'était pas homme à calomnier une race toute entière, où il choisit même un héros pour son joli roman. Qu'on veuille faire attention à ce qu'il en dit, lui qui put l'étudier à son aise à l'Isle-de-France. « Les » nègres échappent à la plupart des maux par leur » insouciance et la mobilité de leur imagination. » Ils dansent au milieu de la famine comme au » sein de l'abondance, dans les fers comme en » liberté. Si une pate de poulet leur fait peur, » un petit morceau de papier blanc les rassure. » Ce n'est point dans la *stupide* Afrique, mais » aux Indes que je les ai observés...... En général, » les nègres sont très-inférieurs aux autres na- » tions pour les qualités de l'esprit, ils n'ont » perfectionné aucune espèce de culture, ils » n'exercent aucuns des arts libéraux, qui faisaient » cependant des progrès chez les habitans du » Nouveau-Monde, bien plus modernes qu'eux...... » Loin de construire un brigantin, ils ont laissé » les peuples étrangers s'emparer de toutes leurs » côtes ».

Jefferson, président des Etats-Unis, qu'on ne soupçonnera pas non plus de calomnier les nègres, ne fait pas d'eux un portrait plus flatteur. Ecoutons cet observateur :

« Il sont faiblement sensibles au chagrin, » qu'ils oublient très-promptement. Leur exis-

» tence tient plus de la sensation que de la
» réflexion. Leur imagination est lourde, insi-
» pide, irrégulière; l'amour en eux n'est qu'une
» pure sensation; rien de tendre, ni de délicat
» ne s'y manifeste. Ce n'est pas en Afrique où je
» les considère, mais ici (aux Etats-Unis), au
» milieu des blancs, au milieu des modèles de
» toute espèce; ils y sont de père en fils depuis
» plusieurs générations, ils sont associés aux
» blancs, et jamais je n'ai pu trouver un seul
» d'entr'eux qui se soit élevé au-dessus des idées
» les plus communes. Leur stupidité n'est point
» un effet de l'esclavage, mais de la nature, ce
» qui se prouve par comparaison. Les esclaves
» des Romains étaient tenus plus sévèrement que
» nous ne tenons les nègres dans notre continent
» américain, et cependant chez les Romains il y
» eut un grand nombre d'esclaves qui se distin-
» guèrent par leur mérite, tels que Térence et
» Phèdre ».

Si une pate de poulet leur fait peur, un petit morceau de papier blanc les rassure, dit Bernardin de Saint-Pierre; il ne faut même ni précautions, ni gradations, pour les mener de la crainte à la sécurité, du chagrin à la joie. Quiconque veut les tromper ou les séduire, trouve en eux de grands enfans préparés à tout croire. Au moyen donc de cette crédulité, on les abreuve

maintenant de jongleries et de mensonges, on ne leur parle que de *zombis* et de *ouanga*, c'est-à-dire, de revenans et de sortiléges, qu'ils avaient appris à braver sous notre tutelle. Hélas! six mois seulement après avoir été livrés à eux-mêmes, c'est-à-dire, à tous les maux d'une incivilisation corrompue, pire que l'état sauvage, ils ne revoient presque tous que fantômes, sortiléges, maléfices et poisons; ils eurent même des sorciers en titre. Un nommé Jeannot, esclave sur l'habitation Bulet, fut à la fois général, médecin de l'armée et sorcier. C'était bien le nègre le plus féroce qu'on ait jamais connu. Sa barbarie, dont je ne rapporterai pas des traits, parce qu'ils paraîtraient invraisemblables même aux lecteurs de madame Radclif, épouvanta bientôt l'armée; et, il faut en convenir, l'armée n'avait pas si grand tort; un général de sa façon, maître à la fois des poltrons, des malades et des superstitieux, par le sabre, la médecine et la crédulité, ne laissait pas que d'être redoutable. Il le devint à tel point qu'on le mit à mort. La science, moins tragique dans ses effets, n'en eut que plus de croyans: tout ce qui ne se fit pas docteur resta victime, et rien dès lors ne se décida que par sortilége. L'ombre même de ce terrible médecin protégea ses successeurs devenus seulement un peu moins sanguinaires. Un de mes nègres ne mangeait les vendredis qu'à huit heures

du soir d'après l'ordre, assurait-il, que lui en avait donné cette ombre. Pour prouver ces faits par un autre plus singulier encore, voici une déclaration qu'en qualité de membre de l'assemblée provinciale du nord, j'ai reçu d'un matelot blanc. Il nous fut rendu avec douze autres prisonniers en 1790, par suite d'une trève conclue entre le commissaire civil Mirbek et l'armée de Jean François. Cette trève fut proposée en pleurant par le fameux Toussaint-Louverture, créé grand homme à la voix de Santonax et de Lavaux, et confirmé tel en dépit de la nature par le directoire.

Louis, chasseur, du quartier de la Grande-Rivière, tirait supérieurement un coup de fusil; un nègre de la côte, plein de foi dans un sortilége acheté, lui dit un jour devant ce matelot : « Tu es » bien adroit, tu ne manques jamais ton coup; » mais j'ai un *ouanga*, et je te défie de m'atteindre » à vingt pas ». Louis accepte le défi : le malheureux s'entoure les reins d'une peau de lapin, et attend sans le moindre effroi le coup qui l'étend roide mort devant la porte même de l'habitation où se passait cette scène.

Il n'en faut pas davantage, ce me semble, pour caractériser l'état d'incivilisation, de désordre et de misère où végète aujourd'hui, comme alors, cette population. L'esclavage de fait qui la tourmente, sans aucune des compensations de l'esclavage légal

qu'elle a connu jadis, est le pire de tous les états de la société; car c'en est la véritable dissolution. Jadis du moins les nègres avaient tous une existence assurée; malades ou bien portans, vieux ou infirmes, ils étaient indistinctement soignés par leurs maîtres, non pas seulement par humanité, mais par intérêt. Placés ainsi sous la meilleure des cautions, leur vie s'écoulait sans inquiétude et sans embarras; car, pour un être aussi insouciant, aussi imprévoyant que lui, le plus cruel des jougs est la nécessité de pourvoir à son existence; aussi se sentait-il rassuré par la servitude qui l'y dérobait. L'isolement où se trouvent en Europe tant de journaliers, le dénûment, l'embarras mortel où les met une maladie de quinze jours seulement, n'exista jamais aux colonies. La misère et la mendicité s'en trouvaient heureusement bannies par le fait même de l'esclavage. On n'y connaissait pas ces hommes dévorés de maladies, de plaies ou de vermine, que tant de besoins placent si près du crime, espèce dangereuse, qu'aguerrit contre la crainte des lois la rigueur même de son existence. On n'y voyait point surtout ce que la France, à plusieurs époques, m'a montré de plus hideux; je veux parler des chasses que la police, effrayée du nombre de ces malheureux, leur donnait de temps en temps, pour les jeter ensuite dans des cloaques appelés dépôts, et préserver la société des

craintes qu'ils inspirent. Non, ce n'était ni dans la mendicité, ni dans ces horribles lieux que l'esclave infirme trouvait un asile. L'âge de l'impuissance et des douleurs une fois venu pour lui, sa vie conservait encore un prix, en ce qu'elle se liait par des affiliations et par des liens de famille à l'ensemble d'une grande propriété : cela est si vrai, que l'inventaire d'une habitation portait comme une valeur réelle, sauf la différence de l'estimation, l'esclave infirme comme l'esclave dans toute la force de l'âge.

A ces résultats de l'esclavage, tel qu'il existait dans les colonies, opposons maintenant le tableau du Pandemonium de Saint-Domingue; qu'y verrons-nous? toutes les misères, tous les vices, tous les crimes, tous les fléaux réunis, et la force, toujours arbitre des droits qu'elle se crée elle-même, décidant de tout. Ce n'est plus d'un maître dont le nègre est esclave aujourd'hui : il l'est de quiconque a un rang dans la horde, appelée ridiculement l'armée : il a autant de maîtres enfin qu'il existe de sabres, de fusils ou d'instrumens de mort. Parrain, filleul, compère ou allié du chef, ces titres sont le meilleur patrimoine reconnu; ils confèrent à la fois et un droit de propriété et un privilége d'impunité. Là, rien n'est arrêté, rien n'est prévu; tout est soumis aux volontés mobiles de quelques chefs, dont la puis-

sance se subdivise à l'infini, toujours pour nuire, et jamais pour protéger ou pour consoler. Des exacteurs, aux ordres de ces petits tyrans qu'un jour élève et que le lendemain précipite, lui arrachent de misérables grains de café cueillis avec effort à travers les lianes qui ont usurpé tant de belles plantations. Sans pacte social enfin, sans lois, sans tribunaux, sans police, toujours sous la verge ou la bâton, vêtu de l'ardeur du soleil, nourri seulement de patates et de bananes, venues presque spontanément, le nègre pleure aujourd'hui, sur cette terre désolée, l'absence des blancs qu'il égorgea par l'impulsion d'autrui. C'est ainsi que le Caraïbe, autre grand enfant comme lui, pleure le soir le hamac qu'il a vendu le matin pour un verre de taffia. Il trouvait jadis à l'hôpital du pain, du bouillon, des médicamens et une garde; il n'a pas même aujourd'hui une hutte. Les médecins qu'il s'est donnés, ainsi qu'il se donne des dieux en Afrique, sont un autre fléau, en ce qu'ils tourmentent à la fois son corps et son imagination. Un de ces malheureux se casse-t-il une jambe, on la couvre de la peau d'un chat dont il boit le bouillon, par ordre de son sorcier. Telle négresse, un peu plus cossue que les autres, a-t-elle la fièvre, la commère qui s'en empare prétend qu'elle ne guérira pas, à moins qu'à l'instant même où la prend l'accès, elle ne tourne le talon de ses pantoufles

du côté de l'église. Un enfant tombe-t-il malade, il n'obtiendra du secours que lorsque le coq rouge de la savane aura chanté. Un malade gissait sur la natte où l'avaient jeté les ordonnances de Jeannot; celui-ci lui persuade réellement qu'il va mourir pour la seconde fois, puisque lui Jeannot l'a déjà ressuscité; et le malade de répondre naïvement : « Je crois m'en souvenir; mais je n'ai pas » tant souffert la première fois que je suis mort ». Le croirait-on, cependant? un de ces rêveurs, dont j'ai combattu les théories, n'en a pas moins vanté la littérature des nègres, qu'heureusement pour moi je ne connais pas du tout. C'est déjà trop d'avoir entendu leurs chansons et leur musique; car les poëtes de mon habitation, qui faisaient aussi, comme certains auteurs de Paris, les paroles et la musique, improvisaient plus de chansons en un jour, que ce rêveur n'a débité de prônes économiques, révolutionnaires ou religieux pendant sa vie entière.

Avant que Saint-Domingue n'eût reçu le poison de ces prônes, c'est-à-dire, avant 1789, j'avais vu mainte fois, j'en conviens, des nègres porter une demi-gourde au bon père (le curé), dans l'espoir de retrouver un cochon perdu. Quelques-uns de mes esclaves, désolés de ne pouvoir enterrer leurs parens qu'avec la croix de bois, obtenaient aussi de moi de quoi les faire enterrer

avec la croix d'argent, parce que ce respect pour les morts, quoique mêlé de superstition, ne partait pas d'un mauvais principe; mais un abrutissement tel que je viens de le peindre, vient uniquement de l'absence des blancs qui les en avaient préservés jusques-là. Hélas! oui, Saint-Domingue n'est depuis long-tems qu'une nouvelle Guinée, où tous les vices de la corruption, mêlés aux maux de l'ignorance et de l'incivilisation, pèsent sur la population d'un poids intolérable. On ne connaît sur aucun point du globe un peuple plus à plaindre.

Qu'on ne dise pas que ce sont-là des contes et des rêveries : il existe en Europe une infinité de nègres et d'hommes de couleur qui peuvent certifier toutes ces vérités. J'en ai rencontré en France, j'en ai rencontré jusqu'en Italie; j'ai d'ailleurs assisté moi-même en 1791 à l'irruption de tant de fléaux et de monstruosités. Quand nous n'aurions pas fait à cette époque une guerre qui en mit souvent le tableau sous nos yeux; quand les esclaves parvenus à remonter jusqu'à nous de cet abîme de misères, n'en eussent pas confirmé l'horreur; quand ceux qui, dans ces premières attaques, venaient, hélas! tomber en masse sur nos baïonnettes et nos canons, ivres à la fois de rhum et de magie, ne l'auraient pas confirmé, nous ne pourrions pas plus douter de sa réalité que de ses causes.

D'après leurs dispositions unanimes, l'insurrec-

tion est l'ouvrage de quelques meneurs dont je parlerai tout à l'heure, et d'un petit nombre de mauvais sujets alors marrons ou suspects à leurs maîtres. Dans l'impuissance d'ébranler à leur gré la masse entière des esclaves, ils en chassèrent d'abord un petit nombre devant eux comme de véritables troupeaux. Afin que ces victimes accumulées peu à peu ne regagnassent plus ensuite leurs foyers, afin même de tourner contre les blancs leur désespoir, ils incendièrent tout derrière elles, et les firent ainsi poursuivre par de larges colonnes de feu que tout alimentait dans des plaines où tout est combustible. Les médecins et les chirurgiens furent seuls épargnés dans cette horrible confusion. Des blancs, surpris à l'improviste par les flammes dont se faisaient suivre ces exterminateurs, n'évitèrent la mort qu'en usurpant un instant ces seuls titres de grâce; et nous avons tous vu au cap un matelot canonnier qui prit ainsi des licences dont il usa jusqu'au moment où des sorciers brévetés exercèrent presqu'exclusivement le métier. Ce qu'ils racontèrent, ce qu'ont raconté cent autres prisonniers, prouve l'effroyable misère à laquelle ils furent bientôt livrés; ils manquaient, comme ils manquent encore aujourd'hui, des objets les plus nécessaires. Un de leurs chefs, pris à la *Petite Anse* dans une de nos sorties, nous fournit une preuve de ce dénûment. Avec le

rang de colonel, il avait pour tout vêtement un mauvais pantalon déchiré, et portait sur sa peau noire deux épaulettes à graines d'épinards, tenues en repos par un harnais de ficelle. Et comment n'en seraient-ils pas réduits encore aujourd'hui à cet excès de misère? Rien de ce qui l'engendra n'a changé : le pays n'a ni manufactures, ni commerce, ni argent. Quelques boucauds de sucre, fabriqués sous le sabre d'un prétendu caporal, ne produisent pas même de quoi vêtir les chefs et leurs maîtresses. Que des journaux anglais nous aient parlé dans le temps sans en rire de la cour de Dessaline, on le conçoit : ils avaient sûrement en cela des vues cachées. Quant à moi, Dessaline prenant le nom d'empereur de Taïti et créant des princes et des princesses, ne me parut autre chose qu'un plagiaire ou un mauvais plaisant. Des deux princesses de sa façon, *Zabet* et *Quiou-Quiou* (en français cul cul), j'ai connu jadis la dernière, et sais au juste par elle à quoi m'en tenir sur la cour où brille cette altesse noire, en dépit de son nom. Elle rappelle exactement, à la couleur près, ces princesses dont on dit ou qui disent : *Ce n'est pas le Pérou*. Quiconque a vu le carnaval de Venise, les marionnettes de Girolamo à Milan, et tant d'autres événemens comiques et tragiques assez récens, dont les acteurs, rois, princes, avocats ou sans-culottes, ne diffèrent que par la gran-

deur du théâtre, ne trouve rien là d'étonnant : ces saturnales et cette lanterne magique se voient partout, et prouvent seulement qu'Arlequin, questionné par ses enfans sur ce que c'était que le monde, avait raison de leur dire : *Figli! tutt' l mondo è fatto come la nostra famiglia.* Mes enfans, le monde entier ressemble à notre famille.

Serons-nous donc toujours dupes des mots? et parce qu'on nous parle d'empire, d'empereur, de princesses, de cour et d'armée, l'épouvantable misère cachée sous cette gaze d'oripeau en sera-t-elle moins réelle? Un de ces petits rois africains dont nous achetions quelquefois les enfans dans nos colonies, chaque jour, après avoir mangé du millet dans une calebasse, fait, dit-on, publier que tous les potentats du monde ont la permission de dîner, sa majesté étant suffisamment repue. Il en est de la cour de Taïti comme de celle de ce roi, dans le palais duquel on entrait en rampant : tout y est également couvert d'oripeau, avec la différence peut-être que l'empereur taïtien a une chemise sous son habit de général, et que l'habit rouge galonné du roi nègre porte immédiatement à cru sur sa peau. Non, ce n'est point par ce qu'on appelle cour ou gouvernement qu'on juge de l'état de tel ou tel pays : et s'il y a quelque chose de constaté sur Saint-Domingue, c'est son malheur et sa misère, dont il faut enfin dévoiler la cause primitive.

Là, comme dans les autres colonies, les mulâtres forment, entre les blancs et les noirs, une classe intermédiaire. En vertu d'un principe spécieux que tout blanc s'efforcerait de justifier par des raisons locales, les mulâtres, les quarterons, les métifs, tous les hommes de couleur enfin qui portaient dans leurs veines visiblement ou non un sang mélangé, privés des droits politiques, vivaient dans une sorte d'interdiction. S'allier à eux, les admettre à sa table, les fréquenter, c'étaient-là des délits que punissait impitoyablement l'opinion, lorsque des blancs s'en rendaient coupables. On donnait à cette proscription la nécessité pour excuse. Par exemple, il était reçu en principe que, dans un pays de servitude, il fallait donner de fortes garanties à la soumission des esclaves; et qu'en agrandissant ainsi par des classes et des nuances la distance qui sépare le blanc du nègre, on appelait l'imagination au secours de la force, on rendait l'autorité plus active. A l'appui de ces raisonnemens, la même logique offrait pour preuve la différence des couleurs. La nature, disait-on, l'avait ainsi voulu : il n'était pas au pouvoir de la politique d'en abroger les lois.

Il faut en convenir, le nègre, par l'effet que produisait sur lui ces préjugés mal déguisés, ne les justifiait que trop. Il est certain, du moins, qu'ils élevaient le blanc à ses yeux, en rabaissant en

même temps le mulâtre. Aussi, pour exprimer la différence qu'ils faisaient des deux castes, disaient-ils souvent : *Aprè bon Diè c'è blan : milate c'è milate*. Après Dieu il n'y a que les blancs : les mulâtres ne sont que des mulâtres. En avouant, en exagérant même de bonne foi la supériorité de leurs maîtres, ils se faisaient presqu'un titre de gloire de leur esclavage. Cet aveu d'infériorité leur échappait en toute occasion. Le sentiment en éclatait même quelquefois spontanément parmi la multitude avec une espèce d'unanimité. Je me rappelle encore, après trente ans, le mélange de joie, de surprise et d'admiration qui les saisit à la vue du premier ballon lancé dans cette île. Ils trépignaient, ils exultaient, et le cri général était toujours : *Aprè bon Diè c'è blan*.

De leur côté, les mulâtres supportaient avec peine la dégradation dont les frappaient à la fois les préjugés et la loi ; mais que pouvaient-ils contre la vanité des blancs retranchés derrière ce qu'on appelait le *palladium* du pays ? Un décret accordait aux hommes de couleur les droits politiques ; en voyant les blancs le refuser avec indignation, ils résolurent d'en obtenir l'exécution par la force. Un dès leurs, imbu de cette doctrine nouvelle qui faisait de l'insurrection le plus saint des devoirs, partit donc de Paris pour venir la propager dans la partie du nord. Il s'appelait Ogé. Brissot a fait des

hymnes sur la gloire de son entreprise, et des complaintes sur sa mort. Je le peindrai, moi, par ses propres actions; et, pour qu'on ne me soupçonne pas de calomnier cet infortuné, je déclare ici que je lui dois la vie, et que j'aurais tout fait pour sauver la sienne. Au reste, il m'a rendu justice, et me dit même, lorsque je fus confronté avec lui : *Ah! monsieur, si tous les blancs m'avaient traité comme vous dans leurs dépositions, je n'aurais pas autant de crainte sur mon sort.* Ogé était un homme de mœurs douces, sans autre instruction que celle qu'avaient pu lui fournir les journaux de 1789. Il paraît que leur poison avait passé dans sa tête sans cependant corrompre son cœur. Il crut naïvement venir jouer à Saint-Domingue le rôle d'un Wasingthon, et périt sur la roue avec trente assassins, dont il dut rougir plus d'une fois dans le cours de sa malheureuse entreprise.

C'est sur mon habitation, et sous mes yeux, que fut versé par leurs mains la première goutte de sang dans la partie du nord. Il était minuit, je dormais; je suis réveillé par deux coups de feu, j'entends des cris; c'étaient ceux d'un blanc nommé Sicard, que je logeais dans un petit pavillon à quinze pas de moi. Je me précipite de mon lit sur mon perron, et, au moment où le malheureux, déjà couvert de sang, en atteint la première mar-

che, il tombe expirant sous un troisième coup. On lui tranche, ou plutôt on lui scie la tête devant moi et à mes pieds même. A l'instant Ogé, resté derrière pour donner quelques ordres, se montre subitement à mes yeux comme un ange tutélaire, m'arrache aux assassins qui m'avaient déjà saisi, et je suis sauvé miraculeusement.

On me conduit au quartier général, où je reconnus avec attendrissement, dans Ogé, un homme doux, simple et humain. Je l'interroge, je lui demande le but de la scène dont je viens de subir toute l'épouvante et toute l'horreur; il me répond à peu près en ces termes : « C'est contre mes or-
» dres qu'on a tué M. Sicard; les blancs refusent
» le décret qui nous accorde les droits politiques;
» je viens pour les y contraindre, j'ai des ordres;
» je ne suis pas seul. Les hommes de couleur des
» trois provinces agissent de concert avec moi.
» Vous l'avez voulu, messieurs les blancs. Eh
» bien! nous périrons, et vous périrez avec
» nous ». Je lui fais des objections sur les difficultés de son entreprise; je lui demande s'il croit les surmonter par les vols et les assassinats qu'il laisse commettre à sa troupe. Il ne résout aucune de mes objections, parce qu'elles étaient réellement insolubles, et je me convaincs bientôt qu'à la tête de trois cents assassins, sans plan, sans ressources d'aucun genre, sans avoir prévu le moindre

obstacle, mais tout glorieux de l'assentiment de Condorcet et de Brissot, dont il faisait résonner avec pompe les noms alors si malheureusement célèbres, il se croit un Wasingthon ou un Guillaume Tell. Cette conviction, je l'avoue, me pénétra de douleur. Malgré son horrible entourage, ce que j'avais vu de lui semblait me prouver la pureté de ses vues. Je lui devais trop, d'ailleurs, pour ne pas désirer qu'il échappât au danger d'une entreprise si follement concertée, et je n'en voyais pas du tout la possibilité. Je ne me trompais pas; en quelques jours une armée, formée de la jeunesse du cap, commandée par M. Touzard, le poursuivit et le jeta dans la partie espagnole. Les habitans le livrèrent, et il fut condamné. Il m'avait prédit notre perte, je n'y crus pas; son frère, en allant au supplice, fit des révélations plus précises encore : il annonça que les esclaves, excités par les contumaces de leur bande, incendieraient tel jour la plaine du Nord : on n'y crut pas davantage, et cependant cette funeste prédiction se réalisa bientôt dans toute son exactitude. Ainsi, il n'y eut plus dès lors aucun doute sur l'origine des malheurs de Saint-Domingue. La population noire en fut l'instrument, les mulâtres les instigateurs, et les blancs la cause première. Mais comme ces trois classes en sont depuis lors également victimes; comme celle des blancs, et celle des hommes

de couleur, toutes deux éclairées par l'expérience, sont aujourd'hui revenues de leurs erreurs, il ne faut plus qu'éclairer la troisième. L'excès de ses maux, je ne cesserai de le dire, est tel, qu'elle saisira, comme un bien réel, toute idée de changement. Ce que les mulâtres exaspérés firent avec une si déplorable facilité pour son malheur et le leur, les blancs et les mulâtres réunis le feront aujourd'hui dans l'intérêt des trois classes. La réparation du mal semble même présenter plus de chances favorables que n'en espérèrent jamais, dans leurs projets d'insurrection, ceux qui eurent le courage de recourir à ce moyen désespéré. Rien n'était en effet plus difficile que de donner une impulsion violemment agressive à des hommes inertes, légers, mobiles et paresseux, dont on ne pouvait pas plus attendre de persévérance que d'audace. Dans la crainte donc de ne pouvoir les animer d'une volonté assez prononcée, il fallut, en quelque sorte, garantir le succès de ce mouvement par sa violence et son intensité même. Avec des hommes si timides, si changeans, avec des hommes qui ne connaissent de joug que la crainte ou la nécessité, et toujours près du repentir ou de la frayeur, il n'y avait que deux moyens pour cela : c'était, d'un côté, de les rendre aussi coupables qu'ils pouvaient l'être, et de l'autre, de les mettre dans une position si désespérée, en anéantissant à

la fois tous les élémens de la restauration, que la résipiscence devînt désormais impossible. Le secret de la conspiration ne fut confié, dans le principe, qu'à un très-petit nombre de personnes; ce nombre s'accrut cependant quelques jours avant l'explosion; les blancs en eurent des indices: peut-être même l'auraient-ils découvert si les dépositaires n'en avaient pas été presque tous nègres. Mais comment pénétrer à travers le voile qui couvre de sa froide immobilité tous les traits de leur visage? Comment apercevoir la moindre trace des impressions d'une âme naturellement inerte dans un œil qui ne laisse rien lire à travers les filamens sanguins qui le sillonnent du centre à la circonférence? Quoi qu'il en soit, au jour fixé, tout fut soulevé dans ce qu'on appelle la plaine du Nord, par les contumaces d'Ogé; des colonnes de feu s'alimentaient par les meubles mêmes des infortunés qu'elles chassaient devant elles. On avait voulu, ainsi que je l'ai déjà dit, faire des habitans des hordes de nomades, en les détachant tous de leurs intérêts domestiques; on n'y réussit que trop: tout fut incendié jusqu'à l'herbe des savanes.

Pendant que la province du Nord périssait sous ce débordement de calamités, les hommes de couleur du sud et de l'ouest insurgeaient aussi les esclaves dans quelques quartiers; mais plus riches, plus nombreux et conséquemment beaucoup plus

influens là que dans le nord, ils restèrent pour ainsi dire maîtres du désordre; de sorte que les esclaves, momentanément émancipés, rentraient sous la discipline ou en sortaient à peu près au gré de leurs vues et de leurs volontés. Le mouvement ainsi régularisé jusqu'à un certain point, les insurrections n'y furent que partielles ou locales. Cette habitude de mesurer le mal et de n'en faire, tantôt qu'un épouvantail, tantôt qu'un moyen de guerre ou de vengeance, fut toujours un des traits caractéristiques de la domination des mulâtres. On conçoit en effet, qu'affiliés comme ils le sont dans toutes les habitations par les liens du sang, du compérage et du parainage, tout homme de couleur pouvait conduire, au gré de sa caste, cette espèce de clientelle. Chaque fois donc qu'ils ne se sentaient pas assez forts pour agir seuls contre les blancs, ils s'adjoignaient ouvertement des nègres, ou leur ordonnaient secrètement des soulèvemens, toujours dirigés à leur gré et dont ils s'appropriaient les résultats.

Vingt ans de calamités, en effaçant dans la colonie les vestiges de son ancienne splendeur, n'ont cependant presque rien changé dans cette division de partis créés naturellement, comme on le voit, par les intérêts respectifs des deux castes. Ainsi, tandis que le Nord, gouverné depuis cette époque par des chefs noirs, a plié suc-

cessivement sous le joug meurtrier de Jean François, Biassou, Toussaint, Moïse, Dessaline et Christophe ; les mulâtres de l'ouest et ceux du sud, surtout, toujours en armes pour les intérêts ou la sûreté de leur caste, y conservent encore un pouvoir toujours disputé et que ravit même un moment Toussaint l'Ouverture des mains de Rigaud.

Ce chef des mulâtres, une fois évincé du commandement, revint en France; il fut, je crois, le premier moteur de l'expédition du général Leclerc. Fondée sur la violence, elle devait convenir à Buonaparte, toujours plus jaloux de couper que de délier les nœuds gordiens; au lieu donc d'agir sur le plan que traçaient naturellement ces deux divisions et le jeu de ces divers intérêts; au lieu de préparer les voies de conciliation, de persuasion ou d'insinuation qui pouvaient rendre la force inutile, ou rendre du moins la résistance moindre, on négligea ces précautions et on n'espéra que sur la conquête. Tout fut irréfléchi dans cette malheureuse expédition. La présence du mulâtre Rigaud, placé là comme un épouvantail, en devint la faute capitale; j'en prédis dans le temps l'infaillible résultat. Il ne fallait ni connaître les hommes en général, ni les nègres en particulier, pour ne pas voir qu'on imposait ainsi à Toussaint la loi de se défendre à outrance, contre une armée qui portait

dans son sein le plus dangereux de ses ennemis. La prévoyance la plus vulgaire suffisait pour indiquer ce résultat comme certain ; mais on aima mieux en croire Rigaud, lequel, dans sa soif de vengeance, ne douta pas un moment du succès de l'expédition. Qu'en résulta-t-il ? Toussaint, toujours hypocrite et perfide, eut l'air de négocier de bonne foi. Il savait que le sol de Saint-Domingue ne porte qu'à regret une armée européenne. Les douze mille hommes arrivés en 1791, avec M. Desparbès, dévorés en peu de temps plutôt que consommés par le climat, en avaient fourni la preuve. Considérant donc dès lors la mortalité comme sa plus puissante auxiliaire, il ne chercha qu'à gagner du temps. On eut en France et dans l'armée la simplicité de croire à sa bonne foi. Les colons cependant, pour peu qu'on les eût alors consultés, pouvaient désabuser les chefs sur son compte ; mais on s'était déjà fait une loi de ne considérer leur expérience et leurs lumières que comme des préjugés. Ils ne furent pas même écoutés lorsque l'excès du danger provoqua leur franchise. Il fallut enfin que la perfidie de Toussaint fût mise dans tout son jour avant même d'avoir soupçonné le trait le plus saillant de son caractère, tant avaient été négligées les précautions accessoires, dont la force, dans une expédition de cette nature, ne doit être pourtant que le complément. On fut forcé d'user de ruse,

comme lui, mais il n'était plus temps. *Uno avulso non deficit aller.* Ce qu'on gagna par tant de fautes fut d'avoir un seul homme de moins à combattre; tandis que le scandale d'un acte de violence qui couronnait divers actes de perfidie, fournit à ses successeurs leurs meilleurs armes contre nous.

Buonaparte, en annonçant à Toussaint, avec une hauteur déguisée sous un faux air de bonhomie, qu'il aurait l'honneur d'être remplaçé par son propre beau-frère, ne trompa pas un seul instant ce nègre artificieux. On ignore généralement en France le propos que le rusé Toussaint se permit devant ses familiers, sur ce singulier compliment. Il me paraît cependant assez caractéristique pour être cité; et, s'il est apocryphe, ceux qui l'ont répandu ont du moins fait parler Toussaint d'après son véritable caractère. Voici à peu près ses expressions: *Ly drole Bonaparte; pay France c'è quine à ly : pay Saint-Domingue c'è quine à moè; mo pa dans chimin à ly, pourqui ly vini dans chimin à moè? zaffaire à cabrit, na pas zaffaire à mouton.* « Buonaparte est un drôle de » corps; la France est à lui, Saint-Domingue est à » moi; je ne suis pas dans son chemin, pourquoi » vient-il dans le mien? Les affaires des cabrits ne » sont pas celles des moutons ». Cela est clair et positif : le prétendu maître de Saint-Domingue

pensait, à très-peu de chose près, comme le prétendu maître de la France. Celui-ci disait, *La France, c'est moi :* celui-là, *Saint-Domingue est à moi.* Je ne vois de différence que celle de la préposition *à*; et, si je ne me trompe, elle prouve que le héros du château de Joux connaissait un peu mieux les convenances, que le héros de l'île d'Elbe. On conçoit aisément que la force, depuis long-temps arbître de tout en France, ait paru à Buonaparte le seul moyen de prendre possession de Saint-Domingue. Il en aimait, il en préférait l'usage dans toutes les occasions; mais aujourd'hui que tout est changé, comment se trouve-t-il des gens assez imprudens pour conseiller une expédition sur les mêmes bases sans même la faire précéder d'une mission préparatoire? N'y a-t-il donc pas une véritable démence à diriger indistinctement des canons et des baïonnettes sur une population, dont un cinquième, peut-être, nous repousse, tandis que les autres quatre cinquièmes nous appellent de tous leurs vœux, et avec cette sincérité dont une longue infortune est toujours la garantie? Quand de pareils vœux ne se seraient pas faits entendre, n'en avons nous pas, en quelque sorte, la preuve certaine dans les plaies de tout genre nées sur cette terre de désolation, de la corruption des chefs, de l'ignorance des esclaves, et perpétuées par les erreurs des blancs et des mulâtres? Sans

même y être descendu on se fait aisément une idée de l'étendue, comme de l'intensité des maux, dont, sauf un petit nombre de chefs, la population entière est devenue la proie.

Il n'y a pas plus de six ans qu'un commis de notre habitation, nommé Mainvielle, devenu nègre, à la couleur près, par ses habitudes et ses mœurs, et conservé miraculeusement au milieu d'eux, sous l'égide même de sa dégradation, me faisait de temps en temps parvenir quelques lettres. Les teintes sombres du tableau qu'il avait sous les yeux, perçaient à travers l'insignifiance de beaucoup de détails oiseux et sans intérêt; mais, sans le vouloir, sans s'en douter même, il n'en peignait que mieux, par des traits horriblement lumineux, le malheur sans bornes de la population. *Tan cila la c'è malhor : la gué mauvai métiè. Pito coupé canne.* « Ce temps-ci est malheureux, » l'état de guerre est mauvais; nous aimerions » mieux couper des cannes ». Tels sont les propos que répétaient sans cesse tous ces infortunés. Parmi trois cent soixante nègres environ de l'habitation Mazères, ajoutait-il, cinq seulement étaient devenus chefs. Les autres, toujours empressés à savoir des nouvelles de leurs maîtres, faisaient des vœux pour leur retour : car les idées de repos et de bonheur s'unissent toujours dans leur esprit aux souvenirs de ces maîtres.

Il y a sans doute loin de leurs regrets et de leurs vœux, aux fureurs qu'ils déployèrent au moment de l'insurrection; mais il ne faut pas perdre de vue qu'ils n'étaient en cela que les instrumens du parti d'Ogé. Il faut se rappeler qu'ils assouvissaient des ressentimens qui n'étaient pas les leurs. Qui ne sait pas aujourd'hui que les blancs martyrisés, torturés, sciés entre deux planches, dont les corps jetés encore palpitans sur les chemins, nous glaçaient d'horreur et d'effroi dans notre retraite, expirèrent sous les coups d'un petit nombre de forcenés, tous ivres, les uns de taffia, les autres d'une sorte de rage philantropique devenue une folie passagère dans des têtes incandescentes, où rien n'a ni mesure, ni tenue? A la rapidité de sa marche, l'insurrection pouvait sembler, peut-être, le produit spontané d'une indignation commune à tous les esclaves; il ne fallait que la considérer dans ses détails pour se convaincre du contraire. On apercevait alors qu'un groupe de meneurs dirigeaient avec incertitude les torches et les poignards dont leurs disciples, dans l'accès même d'une ivresse presqu'aussitôt refroidie que transmise, n'usaient cependant qu'avec une sorte d'épouvante. Supposé même que le mouvement ait eu quelque chose de spontané dans les premiers jours, il était impossible qu'une fois sous le coup des maux où les avait plongés la destruction de tous

les genres de ressources, le repentir, ou, si l'on veut, l'excès de la misère, ne leur ouvrît pas les yeux. Le retour était même infaillible chez des êtres mobiles comme eux, toujours entraînés par des sensations, et sur lesquels un sentiment profond n'eut jamais la moindre prise. Le dénûment, les maladies, la petite vérole surtout, les moissonna dans des camps dépourvus de tout, où le bouillon de chair de mulet, leur dernière ressource, manqua bientôt. Malheureusement les chefs avaient pris des mesures contre le désespoir : toute communication avec les blancs était déjà difficile et punie de mort. Bientôt la tyrannie, organisée là comme nous l'avons vue en France sous nos Brutus en sabots ou à moustaches, y produisit les mêmes effets qu'elle produisit parmi nous. On n'y sut plus que souffrir ou exhaler en secret des plaintes inutiles.

J'ai déjà remarqué que la Jamaïque, placée à très-petite distance sous le vent de ce foyer d'insurrection, s'en était préservée jusqu'ici. Croit-on qu'elle en eût eu la possibilité, si c'était par un sentiment profond et permanent que les esclaves eussent pris les armes? Non, si l'indignation raisonnée, dont on les suppose gratuitement animés, eût existé réellement, si ce n'était pas dans l'accès d'une fièvre dont la mobilité de leur caractère garantissait d'avance le peu de durée, qu'ont éclaté tant de fu-

reurs, la Jamaïque et Cuba en auraient déjà reçu le funeste poison. La haine de la servitude, lorsqu'elle est raisonnée, ne s'évapore pas ainsi en fureurs passagères. Le sentiment en est plus contagieux de sa nature et plus durable; mais il n'entre guère, il est vrai, ou ne se maintient du moins que dans des âmes fortes. Il accablerait par cela même celles des nègres; et c'est peut-être parce qu'il s'y trouvait hors de son élément naturel qu'il n'a produit que des crimes ou des calamités.

Pour peu qu'on ait saisi les traits du tableau que présente aujourd'hui la colonie de Saint-Domingue; pour peu qu'on ait aperçu les causes de sa ruine dans la rivalité des deux castes principales, et dans le caractère des nègres, on doit considérer comme dangereuse et même comme une cruauté sans but, toute expédition militaire que ne précéderait pas une mission conciliatoire. Qu'on veuille bien y réfléchir: si, ainsi que je crois l'avoir prouvé, l'excès même du malheur a pénétré les esclaves de la nécessité du retour des blancs; si, d'un autre côté, les hommes de couleur, dont le sort est précaire et périlleux, ne mettent d'autre prix à leur soumission que l'obtention de leurs droits politiques; s'ils ne veulent enfin que se réconcilier franchement avec les blancs au nom d'un intérêt commun, les grandes bases de la restauration sont déjà trouvées. La force, moyen désor-

mais purement accessoire, ne sera dirigée que vers un petit nombre de chefs, naturellement ennemis d'un ordre de choses qui les replongerait dans le néant. Que faut-il pour cela? s'aboucher d'abord avec les chefs mulâtres, prendre pied par eux dans la colonie, en recevoir même, en vertu d'un droit légitime, l'autorité dont les investit la force. Ce point une fois obtenu (et il n'est pas un seul colon raisonnable qui doute du succès), la conquête est infaillible, pour peu qu'on en prépare les moyens avec maturité, et qu'on en choisisse les agens avec discernement. Je ne vois pour cela que des commissaires. Il faut qu'ils soient nommés par le Roi, revêtus de pouvoirs suffisans pour trancher les difficultés imprévues, et servis par une considération que le roi sera toujours maître de leur donner, à moins que leur caractère personnel ne la repousse. Je fais cette dernière observation, parce que de grands noms, qui sont en France les premiers élémens de la considération, n'auraient pas, dans une mission de cette nature, l'influence qu'ils pourraient avoir dans toute autre.

On ne doit pas perdre de vue que, puisque c'est sur des nègres et des mulâtres qu'il faut agir, c'est-à-dire sur deux espèces d'hommes qui ne jugent elles-mêmes des choses que par des préjugés inséparables de leur caractère et de leur position, nous devons nous plier à ces préjugés; car il nous

est bien plus facile de nous y soumettre que de les ramener à nos idées. En partant de ce principe, en cherchant de bonne foi les gens les plus propres à leur inspirer de la confiance, on se convaincra que personne ne peut leur en inspirer davantage que les grands propriétaires. Les mulâtres ont trop souffert du mépris et de la haine des prolétaires connus sous le nom de petits blancs, pour ne pas préférer des habitans. Ils n'ont pas oublié que, pour avoir manifesté seulement des sentimens modérés envers leur caste, M. Ferrand, magistrat respectable, fut mis à mort par la populace. Ils savent enfin que, si la saine partie des habitans avait pu, sans danger, faire entendre sa voix au milieu de tant d'effervescence et de haine, la raison seule eût résolu la question de leurs droits politiques.

D'ailleurs, les nègres, sur lesquels devront également agir les commissaires par des voies indirectes et par des émissaires, ne fût-ce que pour leur indiquer un asile dans l'ouest et dans le sud contre les fléaux et le joug de fer qui les écrase, n'auraient aucune confiance dans des noms inconnus à la colonie. L'effet magique d'une grande propriété agit plus encore sur eux que sur nous. Ils voient, dans tout habitant riche, un patron, un défenseur, une espèce de père, enfin, qui, attentif à leurs besoins, est bien plus indulgent sur leurs habitudes qu'un Européen. A cette leçon de

l'expérience, une sorte d'instinct en ajoute une autre : il leur dit que, sous un étranger ordinairement sans considération, l'existence d'un esclave ne peut être que précaire et malheureuse. Qu'on choisisse donc, pour commissaires, des hommes connus dans la colonie par de grandes habitations, il me semble déjà entendre les nègres s'écrier, en apprenant leur arrivée : *Cila yo blan qu'on foi. Yo conné bont à négue : yo pa vini pou chicané monde. Yo vini pou la paix.* « Voilà des » blancs comme il nous en faut ; ils savent ce que » c'est que des nègres, et ne sont pas venus pour » les tourmenter, mais dans des vues de paix ». Ces idées simples, par cela même qu'elles ne sortent pas du cercle étroit de leurs intérêts, n'en sont que mieux à leur portée ; elles dépassent à peine l'intelligence de l'animal.

Qu'on ne dise pas, comme je l'ai entendu dire, que le gouvernement compromettrait sa dignité en traitant avec des révoltés. C'est blasphémer, c'est méconnaître le cœur et les intentions du roi que de supposer qu'il voudra mettre en balance de vaines formes avec les intérêts les plus chers de son peuple. Il est du sang de Henri IV : avec le besoin de ménager comme lui le sang français, il ne voudra pas, s'il conserve la plus légère espérance de réussir par des voies conciliatrices, qu'on en verse même d'Africain pour de simples protocoles.

Qu'est-ce donc que la dignité, si des vues pures, si des vues pacifiques, comme les siennes, sont incompatibles avec elle, uniquement parce que leur mode d'exécution n'est pas écrit sur le code de l'étiquette? S'il existe quelque chose de digne et de magnanime, c'est un sentiment pacifique émané d'un cœur royal. Que Louis XVIII en confie l'expression à tel ou tel individu; dès que celui-ci en devient l'organe, sa mission s'ennoblit autant par son but que par son origine. Qu'importe le rang, la condition ou la qualité des personnes avec lesquelles il doit alors traiter? il suffit que le but et l'intention soient purs, pour que les conditions du traité ne blessent en rien la majesté royale. C'est, je le répète, dans les vues pacifiques et paternelles du monarque, que la démarche que je conseille, comme indispensable pour éviter une nouvelle effusion de sang, puisera sa véritable dignité.

Mais les commissaires, quels qu'ils soient, demandera-t-on sans doute, seront-ils reçus? Je n'oserais assurer qu'ils le fussent d'emblée par Christophe, s'il a surtout l'ambition de Toussaint; mais on ne doit pas douter un seul moment qu'ils ne soient accueillis, peut-être même avec empressement, par Pétion, aux Cayes Saint-Louis, chef-lieu de la partie du sud; j'assurerais même (et je connais un grand nombre de colons de mon avis)

que leur mission pacifique réunira les blancs et les mulâtres, pour peu que ces derniers puissent en recevoir, verbalement au moins, la garantie de leurs droits politiques : ce but seul est assez important pour déterminer leur départ. Ils pourront toujours recueillir, sur les lieux, des renseignemens plus exacts que ceux dont nous bercent ou nous effraient les gazettes étrangères. Connaître l'esprit des chefs, sonder leurs dispositions pour ou contre le nouveau gouvernement; étudier le secret de leurs vues ultérieures; déterminer, jusqu'à un certain point, ce qu'on doit en craindre ou en attendre; obtenir des notions sur la nature ou la force des partis; en rattacher les chefs au roi par les stimulans les mieux appropriés à leur caractère, à leur position, à leurs vues de retraite ou d'ambition; il me semble que tel est à peu près le cadre des instructions à leur donner. Le vague attaché à ces instructions, disparaîtra sur les lieux, ou les circonstances, soit dans leur fixité, soit dans ce qu'elles pourront offrir de nouveau, traceront définitivement leur marche : on n'en peut indiquer d'ici que la direction principale. Comme il serait possible, cependant, qu'ils eussent à traiter avec les hommes de couleur, et peut être même secrètement avec des chefs nègres, il faut, ce me semble, les autoriser à se montrer alors sous un autre caractère et leur donner des pouvoirs spéciaux dont

ils pourraient laisser supposer l'existence, mais qu'ils n'exhiberaient que dans cette hypothèse seulement.

Sous ce dernier rapport, la mission est délicate; elle demande des hommes habitués aux affaires, connaissant bien la colonie, le caractère de ses habitans, et surtout l'origine des divisions et des partis qui l'ont tour à tour agitée. Les colons, dira-t-on, sûrement, puisqu'on l'a déjà dit, ont des préjugés qui les y rendent impropres. Je ne saurais trop combattre un préjugé si dangereux lui-même. Peut-être les colons ont-ils, comme tant d'autres, les préjugés de leur état? Mais ils possèdent aussi des connaissances locales et positives que n'ont sûrement pas ceux qui les accusent; et ils ont, de plus que leurs accusateurs, un grand intérêt à ce que les colonies prospèrent. Il faut le publier sans déguisement : c'est à un calcul d'une cupidité mal déguisée, que sont dûs les malheurs de l'expédition sous les ordres du général Leclerc. Je dis mal déguisée, parce que des généraux eux-mêmes n'ont pas rougi de cette phrase scandaleuse : *on ne vient pas à Saint-Domingue pour changer d'air*, et que pour de tels généraux, des colons étaient des témoins importuns, dont on récusait d'avance les dépositions, en les rendant suspectes. Si donc on choisit dans leurs rangs pour remplir cette mission, il faudra seulement en ex-

clure ceux qui professent ouvertement des préjugés contraires aux hommes de couleur, ceux qui n'ont cédé, ni par conviction, ni par libéralité, à ce qu'exigent les lumières et l'esprit du siècle à Saint-Domingue comme en Europe.

Par une contradiction inexplicable pour quiconque n'aurait pas connu l'esprit de la colonie, en 1789, les révolutionnaires, tous ennemis du gouvernement et de ses agens, tous professant alors le dogme de l'égalité des droits, s'obstinèrent et s'unirent pour refuser constamment les droits politiques aux hommes de couleur. Des représailles étaient assez naturelles; les mulâtres leur vouèrent donc une haine dont le sentiment, quoique sûrement très-amorti, n'est cependant pas entièrement éteint. Mais n'en restât-il aucune trace, une commission dont ils feraient partie, repousserait à l'avance cette confiance, base indispensable de leurs opérations. Les membres de l'assemblée de Saint-Marc sont presque tous dans la cathégorie dont je parle.

Au surplus, les commissaires dussent-ils échouer vis-à-vis de Christophe, ce sera, je le répète, un grand pas de fait, que la réunion des blancs et des hommes de couleur. Si leur caste, quoique de beaucoup inférieure en nombre à celle des nègres, a toujours dominé dans les provinces du sud et de l'ouest, depuis les premiers troubles de la révolution, réunie à la caste blanche, elles auront dé-

sormais une prépondérance marquée. Ainsi, quand les principes adoptés aujourd'hui, par tout homme raisonnable, ne réclameraient pas la fusion de ces deux classes, la nécessité même en ferait une loi de circonstance.

Après tant de leçons, on ne peut plus s'abuser : avouons donc que nous nous étions privés de notre meilleur gage de sécurité, en nous séparant des mulâtres, pour en faire, sous le vain prétexte de la couleur, une classe intermédiaire. Devenus justes enfin par nécessité, nous n'en serons que plus en sûreté ; notre palladium consistera désormais dans une force réelle et non dans une force d'opinion que la vérité détruit tôt ou tard. Dans la nécessité de justifier, ou de déguiser du moins, un préjugé que nous n'osions montrer dans tout son jour, nous avions fait des lois pour éloigner de nous les mulâtres. Qu'en est-il résulté ? Ils se sont précipités du côté des nègres de tout le poids de leur exaspération et de notre orgueil, et nous avons tous été entraînés dans la chute. Il faut actuellement s'en relever, et le premier gage de réconciliation à présenter aux hommes de couleur, sera de leur envoyer pour agens de paix, des hommes dont ils n'aient pas à se plaindre.

On songe, m'a-t-on dit, à nommer des enfans perdus, de ces missionnaires à caractère équivoque et semi-officiel, qu'on avoue, ou qu'on désavoue

selon les circonstances. Au risque d'être traités peut-être comme des espions, ils iraient, comme on dit vulgairement, sonder le terrain, écouter aux portes, et reviendraient sans doute ensuite nous éclairer de leurs lumières. Les détails dans lesquels je viens d'entrer doivent avoir prouvé qu'il ne serait pas possible de prendre une plus fausse route. Sans caractère ostensible, comment auraient-ils les moyens de pénétrer jusqu'aux sources de la vérité? Comment sauraient-ils autre chose que ne puisse savoir le vulgaire? D'ailleurs avec des nègres et des mulâtres, les formes extérieures ne sont rien moins qu'indifférentes. On se fait entendre bien plus tôt et bien plus aisément de leur vanité que de leur raison. A notre exemple, et plus que nous encore, ils jugent un peu des hommes et des choses par les apparences. Des pouvoirs honorables qui supposent toujours la confiance du maître, un certain apparat qu'ils prennent volontiers pour de la considération, sont donc les conditions indispensables au succès de la mission. Elles seraient toutes remplies par une commission formée sur les bases que je viens d'indiquer.

Il ne manque pas de sujets toujours prêts à s'offrir en pareil cas; mais, en supposant qu'ils aient des connaissances sur l'intérieur de la colonie, quelle est la garantie de leurs intentions?

Quelle sera celle de la fidélité de leurs rapports? Où est le gage de leur désintéressement? J'ai déjà vu des plans et des projets sur Saint-Domingue, j'en ai même rencontré les faiseurs; ils savaient sur cette matière ce que peuvent savoir des hommes occupés de commerce, de géographie, de botanique, et même de colonies dans leurs rapports généraux avec la métropole; mais ils ignoraient précisément ce qu'il faut connaître des élémens intérieurs de Saint-Domingue, lorsqu'on veut écrire ou parler sur sa restauration. Qu'ils se persuadent bien cependant que, pour y avoir porté une pacotille, pour en avoir extrait ou décrit une plante, pour en avoir même relevé les côtes, ils en savent aussi peu sur les objets importans traités dans cette seconde partie, que s'ils fussent restés tranquillement à Paris au coin de leur feu. Les Antilles, je le répète, ne diffèrent pas seulement de l'Europe par leurs produits et leur climat; les traits les plus marqués de la différence consistent dans la variété des races et des couleurs, dans leur mélange et dans les effets sur tout de l'esclavage. Quiconque voudra pénétrer dans ce dédale, n'y parviendra pas sans une longue expérience. La sagacité la mieux éclairée par la théorie, ne vaudra jamais pour cela le simple bon sens d'un vieux colon.

Tandis que ces agens partiront du point où se

trouvent les choses sans égard au principe qui les a produites, les nègres et les mulâtres puiseront contr'eux, dans le passé, des autorités de divers genres pour appuyer leurs prétentions ou pour justifier des craintes réelles ou simulées. Que pourraient opposer aux détours de leur mauvaise foi des agens liés par des instructions dont ils ne sauront justifier l'esprit par aucune des considérations locales qui les auront peut-être dictées? Tel fait, par exemple, pris dans l'histoire des vingt dernières années, trancherait peut-être bien des difficultés, il ferait taire les objections par son évidence instructive, mais les agens ne le connaîtront pas. Dans une matière enfin où l'empire des localités s'étend sur tout, ils n'auront, eux, que des principes généraux pour délier les obstacles et les difficultés inhérentes à un état de choses tout-à-fait particulier. Quoique la diplomatie des malheureux habitans de Saint-Domingue ne soit pas assurément une science bien difficile, le conflit des intérêts, des passions et des rivalités, plus compliqué là qu'ailleurs par l'effet même de la diversité des races, exige au moins qu'on en ait étudié le jeu, lorsqu'on est appelé à les mettre en harmonie. Je sais bien que les agens dont il s'agit ne viseront pas aussi haut : qu'importe? pour préparer comme pour assurer un semblable avantage, pour négocier comme pour conclure un arrangement, il faut

avoir étudié les intérêts qu'on agite, il faut connaître les moyens qui conduisent au but et les obstacles qui peuvent en éloigner. L'espèce de négociation confiée à de pareils agens, quoique obscure et non avouée publiquement, n'en est pas moins très-difficile. Dans les traités ordinaires, le chef qui contracte pour la nation a ordinairement un intérêt identique avec elle : la tâche du négociateur devient facile alors, en ce qu'elle n'est pas entravée par des prétentions divergentes qu'il devrait sans cela peser, ménager et concilier; ici, au contraire, l'intérêt de Christophe, par exemple, n'est vraisemblablement pas celui des chefs plus ou moins dépendans de lui; et il n'est pas, à coup sûr, celui des habitans. Supposé même qu'ils fussent heureux sous son gouvernement, son titre d'usurpateur séparerait encore ses intérêts des leurs.

Il existe là, comme on voit, une complication inhérente au pays, qu'augmente encore l'état accidentel où il se trouve. De cette complication naissent des difficultés, solubles seulement par un petit nombre d'hommes en état de remonter jusqu'à leur source. Parce que Christophe est noir, on suppose généralement que le sort des noirs est lié au sien, et qu'il stipulera pour eux comme pour lui. Il n'y a rien de moins fondé qu'une pareille opinion. Semblable à tous les aventuriers usurpateurs,

Christophe songe à lui d'abord; et, après s'être maintenu par la force, il sortira par la perfidie de toute position difficile, s'il y trouve son avantage. Sa politique, conforme à celle de ses devanciers, consiste à se diriger d'après les circonstances. Il ne dit pas aux infortunés écrasés par son joug de fer, qu'il agit en tout pour leur bonheur. Les chefs noirs font grâce à leurs victimes de ces protestations, et c'est le seul avantage qu'elles aient sur nous. Soumettez-vous, dit Christophe aux siens, parce que je suis le plus fort : Soumettez-vous nous a-t-on dit, parce que nous sommes les plus raisonnables et les plus justes. Je l'avoue de bonne foi, j'aime encore mieux la franchise des noirs que l'hypocrisie honteuse de nos faiseurs. Quoi qu'il en soit, lorsqu'un chef n'a, comme lui, d'autres intérêts à stipuler que les siens, la négociation qui doit en décider acquiert un grand degré de simplicité, et la route des négociateurs est toute tracée. Si ce chef est dans une position précaire, si son pouvoir est sans racines, si le malheur excessif de son peuple, ou, pour mieux dire, de ses bandes, offre la moindre prise à ses rivaux, contre lui, tout se termine aisément par ce qu'on appelle trivialement un pont d'or; et ce sera vraisemblablement la position de Christophe. Cependant, il voudra peut-être aussi montrer de la fierté; il exigera sans doute qu'on la ménage, et repousse-

rait à coup sûr une tentative de corruption, si elle était trop directe. Noirs ou blancs, nous aimons tous à conserver les apparences de la vertu, même en stipulant contre notre conscience. Je le demande actuellement : si Christophe voulait terminer ainsi une carrière démontrée si périlleuse par le sort de ses devanciers, quels moyens auront pour cela des agens absolument inconnus, sans influence et sans alentours ? Quels moyens n'auraient pas, au contraire, des commissaires habitans d'une colonie où ils ont déjà une assez nombreuse clientelle ! Nous connaissons au Cap, nous autres colons, une famille qui a conservé sous Toussaint et sous Christophe une influence qui s'étend sur tout. Il existe ici, à Paris, des blancs qui en ont reçu les services les plus signalés. Jamais dans sa prospérité son zèle et son affection pour les blancs, pour certains propriétaires surtout, ne s'est démentie. Il serait imprudent d'en dire davantage ; mais en voilà plus qu'il n'en faut pour indiquer le parti que peuvent tirer de cette heureuse circonstance, des commissaires propriétaires. Quiconque n'a pas vécu dans les colonies, ne se fait pas une idée de la force du népotisme, à Saint-Domingue, depuis que les blancs y ont perdu l'autorité. J'ai déjà dit que les parrains, les filleuls et les compères décidaient de tout lorsqu'ils avaient un parent puissant : je n'ai dit que l'exacte vérité, ils sont en

quelque sorte les ministres nés de toute espèce de pouvoir. Je te ferai fusiller, disent-ils à ceux qui résistent à leurs fantaisies : la menace s'est réalisée si souvent, que ce singulier droit est en quelque sorte né du fait : ils s'en autorisent naïvement chaque fois que l'occasion s'en présente. Au surplus la puissance de ces titres date de loin. Le nègre a toujours moins respecté son père que son parrain. *C'è papa douan bon Diè* : c'est mon père devant Dieu, dit-il. Les jésuites lui ont donné ces préjugés. Au moyen des liens nouveaux qu'ils établissaient ainsi d'après leurs vues dans les familles esclaves, ils y régnaient à leur gré. L'esprit de l'ordre était aux colonies tel qu'il se montra partout. Qu'importe au reste l'origine de ce népotisme ? S'il peut conduire à la paix, par ses effets bien dirigés, les maux qu'il cause aujourd'hui seront plus qu'expiés par ses bienfaits. La faiblesse dont il dérive a aussi ses avantages; et jamais les circonstances ne furent plus propres à les faire valoir; car la même disposition d'esprit, qui donne tant de force à ce genre de liens chez les nègres, les attache tout aussi fortement à la royauté. On n'a pas oublié, je pense, qu'on les a soulevés au nom du roi. On n'a pas oublié qu'ils portèrent la cocarde blanche, et qu'à la demande de *qui vive*, la réponse consacrée était toujours *gens du roi*. Si nous avions pu méconnaître un seul instant

le principe du soulèvement, ils eussent eux-mêmes promptement dissipé nos doutes. Plus de quinze cents personnes ont pu voir, comme moi, leur premier chef, Jean-François, la cocarde blanche à son chapeau, la croix de Saint-Louis et le cordon rouge sur la poitrine, s'agenouiller sur l'habitation Saint-Michel, à deux cents pas de ses bandes, devant le commissaire civil Mirbek lui parlant au nom du roi. Ce fait seul, et cent autres de la même nature, que je pourrais citer, prouveraient l'empire qu'eut toujours la royauté sur leur esprit. On disait, il est vrai, dans le temps, que le nom du roi n'était pour les chefs qu'un prétexte adroit : cela m'eût paru démontré, quand je n'en aurais pas eu la preuve par les discours d'Ogé et les révélations de son frère. Mais que prouve l'objection, si ce n'est le prestige même du mot roi sur cette multitude? Une fois destinée à devenir l'instrument d'une insurrection dont elle devait être la plus malheureuse victime, il fallut bien chercher à l'animer d'un stimulant quelconque; et, puisqu'on la lança dans le crime au nom de son roi malheureux, c'est qu'on ne trouva pas de meilleur véhicule que celui-là. La séduction dont on abusa dans un but criminel, on peut aujourd'hui l'employer bien plus facilement encore dans un but pacifique. Quel empire n'aura-t-elle pas sur la multitude, lorsqu'au nom de son propre intérêt

on pourra dire à tant d'infortunés, dans un langage à la portée de leur intelligence : Vous fûtes heureux tant que les Bourbons régnèrent en France; ils y règnent aujourd'hui de nouveau : vos maux vont finir, et vous n'avez plus désormais d'ennemis que ceux qui ne se soumettraient pas au roi votre père, le parrain des parrains !

Plus on réfléchit sur la situation de Saint-Domingue, plus on reste convaincu qu'on ne saurait, sans une sorte de sacrilége, recourir à la force avant d'avoir épuisé les voies conciliatrices, et cette foule de moyens accessoires, mis à notre disposition par le caractère même de la population. Notre intérêt l'exige et l'humanité le commande : en faut-il davantage avec le roi que nous avons retrouvé? Hélas! le premier besoin des cinq sixièmes de la population esclave, est la paix. La guerre qui, partout est un fléau, se fait là contre nature, puisque nous y combattons des victimes qui nous appellent. Toutes les fois donc qu'on parle devant moi d'une expédition purement militaire, il me semble entendre ce fanatique qui criait au milieu d'une horrible mêlée : Tuez, tuez toujours; Dieu saura bien distinguer ceux qui lui appartiennent.

FIN.